UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01950879 5

PQ
2198
.B32
S3
SMC

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

SAMUEL

UNIVERSITY OF ST. ANDREWS LIBRARY

L'auteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mai 1877.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

SAMUEL

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES, AVEC CHOEURS

PAR

ÉTIENNE BONNEAU

PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE

—

1876

Tous droits réservés.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/samueltragdiee00bonn

A

MONSIEUR L'ABBÉ TRUCHOT

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE

Au petit Séminaire d'Autun

SON ÉLÈVE RECONNAISSANT

AVERTISSEMENT.

Condamné à passer un hiver dans une petite ville isolée au milieu des montagnes, j'ai cherché à distraire la solitude de mes veillées en rimant quelques réminiscences bibliques.

Ainsi fut composée cette tragédie. C'est le premier essai dramatique d'un jeune homme de vingt-deux ans. On ne saurait donc raisonnablement adresser à cette œuvre des critiques trop amères ou des éloges trop sérieux.

Que Dieu sauve *Samuel* des plumes méchantes, et ses lecteurs de l'ennui.

ÉTIENNE BONNEAU.

PERSONNAGES

SAMUEL, fils d'Elcana et d'Anna, élevé par le grand prêtre.
HÉLI, juge d'Israël.
OPHNI, } fils d'Héli.
PHINÈS, }
AZER, vieux lévite.
ONIAS, jeune lévite.
RHEMNON, Amalécite de la troupe d'Ophni.
Un Prophète.
Un Mage philistin.
Choeur de lévites.
Troupe d'Ophni, soldats juifs, Philistins, etc.

L'action se passe à Silo, durant les trois derniers jours du pontificat d'Héli.

SAMUEL

ACTE PREMIER

La scène représente l'intérieur du tabernacle de Silo. A droite, un autel; à gauche, le tribunal d'Héli; au fond, le voile qui cache le Saint des Saints.

SCÈNE PREMIÈRE.

OPHNI, seul, en habit de lévite, regardant une couronne placée sur l'autel.

Enfin, je serai roi ! Viens, viens, ô ma couronne,
Sors de l'ombre honteuse où ma main t'abandonne;
Viens, et qu'avant trois jours Israël réuni
Te pose sur la tête... ou la tombe d'Ophni !
Dans ce triste séjour comme toi délaissée,
Mon âme ambitieuse à toi s'est fiancée,
Et cette race esclave enfermée avec moi
Songe moins à son Dieu que je ne songe à toi.

Il la pose sur sa tête, et prend une épée, aussi placée sur l'autel.

Voilà ta place ! Ainsi s'avancent dans leur gloire
Les rois du monde, assis sur un char de victoire,

La pourpre sur l'épaule, et le coude appuyé
Sur un glaive où le sang est à peine essuyé.....
O visions de gloire, oh ! pourquoi m'apparaître ?
Mes rêves sont d'un roi; mais moi, que suis-je?...
[Un prêtre!

SCÈNE II.

SAMUEL, OPHNI.

SAMUEL, entrant.

Salut, Ophni.

OPHNI, cachant la couronne.

C'est toi, Samuel?

SAMUEL.

Ah ! sais-tu
L'effroi qui dans Silo s'est soudain répandu?
L'ennemi fond sur nous. Nous avons vu naguère
Des casques philistins briller sous la poussière.

OPHNI.

Enfant, je le savais.

SAMUEL.

Chacun de nos Hébreux
Tire un glaive rouillé de son fourreau poudreux;
Et sur leurs corps déjà sillonnés de blessures
Nos vieillards attachant leurs antiques armures,
De montagne en montagne ont partout répété :
« Debout pour Israël, vétérans de Jephté! »

OPHNI, transporté.

Debout toi-même, Ophni!

SAMUEL, effrayé.

Comme ton œil flamboie!
Ne souris pas ainsi, car j'ai peur de ta joie.
Depuis trois jours tes yeux, à ces dalles rivés,
Vers moi ni vers Héli ne s'étaient point levés,
Mon frère, et maintenant que, dans chaque demeure,
Chaque enfant d'Abraham se ceint du fer ou pleure,
Toi, tu souris!

OPHNI.

Enfant, quand l'aquilon frémit,
Le pêcheur du Jourdain cherche une anse et gémit;
Mais le hardi nocher, que son murmure attire,
Lève en chantant son ancre, et lance son navire.

SAMUEL.

Je ne te comprends point.

OPHNI.

Attends demain; mon bras
Dira ce qu'aujourd'hui ma langue ne dit pas.
Mais qui vois-je venir?

Bruit d'armes au dehors.

SAMUEL.

Ce sont nos Juifs... Leurs piques
Font sonner en tombant le seuil de nos portiques.

OPHNI.

Que veulent-ils? Pourquoi s'arrêter en chemin?

SAMUEL.

Ils veulent que leurs dards soient bénis par ta main.

« Les bénédictions de ta lèvre échappées
« Mieux que l'eau du Jourdain tremperont nos épées »,
Diront-ils... Mais, hélas !...

OPHNI.

Hélas? Tu peux finir.

SAMUEL.

Ta bouche, sombre Ophni, sait-elle encor bénir?

Samuel sort au-devant des soldats.

SCÈNE III.

OPHNI, seul.

Patience, ô mon cœur ! Et toi, langue hypocrite,
Plie encor tes accents au style du lévite;
Contente-toi, mon bras, aujourd'hui d'agiter
L'hysope sur ces dards que tu voudrais porter.
Demain tu brandiras un rameau moins fragile ;
Tu sèmeras la mort au lieu d'une eau stérile.
Demain tu conduiras... Les voici, taisons-nous.

Aux Hébreux qui entrent, conduits par Samuel et Phinès.

La force du Seigneur, guerriers, soit avec vous !

SCÈNE IV.

OPHNI, PHINÈS, SAMUEL, soldats juifs, lévites.

PHINÈS, introduisant les Juifs, puis se plaçant avec Ophni à côté de l'autel.

Aux Juifs. A Ophni, bas.

Rangez-vous devant Dieu, mes braves... Je t'engage
A radoucir un peu l'orgueil de ton visage.

Quel air !... A ton aspect l'Hébreu scandalisé
Croirait voir Lucifer en prêtre déguisé.

UN GUERRIER, à Ophni.

Fils d'Héli, nous partons vers nos saintes frontières
Pour défendre la tombe et la foi de nos pères :
Du Seigneur tout-puissant daigne invoquer l'appui
Sur ces armes qui vont bientôt lutter pour lui.

OPHNI, levant la main sur les armes qu'on baisse devant lui.

Que Dieu vous livre, amis, ces nations maudites,
Que Josué pleura de n'avoir pas détruites,
Et dont l'essaim jaloux s'est soudain élancé
Sur les fertiles bords d'où nous l'avons chassé !
Puissent avant trois jours nos tribus triomphantes
Voir les rois ennemis enchaînés sous vos tentes !

Bas, à Phinès.

Ce jargon me fatigue... Achève, toi.

PHINÈS, bas aussi.

Mon Dieu,
J'en suis bien las aussi, mais c'est l'accent du lieu.
Poursuis !

OPHNI, bas.

Poursuis !

PHINÈS, bas.

Eh bien, je vais parler... Je gage
Qu'ils croiront de Moïse entendre le langage.

Se tournant vers les Juifs, à haute voix.

Laboureurs de Saron et pâtres du Carmel,
Descendants de Lia, rejetons de Rachel,

Vous tous qui conservez dans vos veines fidèles
Du vieux sang d'Abraham les gouttes immortelles,
Emportez avec vous dans vos seins belliqueux
Les conseils du Seigneur et sa force avec eux.
Allez, et vous vaincrez ; allez, et vos épées
Ne se briseront point entre vos mains trompées ;
Car vous avez pris soin d'en aiguiser l'acier
Sur le roc de l'autel où Jacob vient prier.
Boucliers d'Israël, ne souffrez point pour maîtres
Des rois qui ne sont point issus de nos ancêtres ;
Ne laissez point fouler par les incirconcis
Cette terre où Sara conçut enfin un fils,
Où le triste Isaac, qui ferma sa paupière,
Accueillit Rebecca sur le seuil de sa mère,
Et que Joseph, du sein de son royal exil,
Regrettait dans son cœur sous les palais du Nil.
Ah ! retranchez plutôt, retranchez de la terre
Ce peuple en vain détruit par trois siècles de guerre,
Et qu'Israël toujours vit d'un œil étonné
Pulluler sous la faux qui l'avait moissonné.
Périsse l'étranger ! Périsse sa patrie,
Et son règne, et sa gloire et son idolâtrie !
Brisez sur ses hauts lieux, brisez dans ses parvis
Ces dieux d'or que le sang n'a jamais assouvis ;
Ces dieux à qui les rois, en marchant aux batailles,
Immolent de leurs mains les fils de leurs entrailles.
Puis venez en offrir l'or vil à l'Éternel :
Toute offrande s'épure au feu de notre autel.

Au chœur des lévites, qui viennent d'entrer.

Et vous, frères, prenez vos harpes lévitiques :
Qu'un chant guerrier succède à vos pieux cantiques.

CHOEUR.

GUERRIERS.

Lève-toi, Juda, lève-toi !
Si l'un de vous aime encor la patrie
Où d'Abraham dort la cendre chérie,
Qu'il s'arme et s'élance avec moi !

JEUNES LÉVITES.

Ruben, laisse dans tes vallées
Tes troupeaux bondissants mordre le saule amer !
Azer, laisse voler tes trirèmes ailées
Sur les sillons bleus de la mer !
Dans le camp de nos forts j'entends le bruit du fer.

VIEUX LÉVITES.

Nephtali, Zabulon, envoyez-nous vos braves,
Vos braves qui marchaient au cri de Débora,
Ce jour où parmi ses esclaves
La mère du tyran pleura.

TOUS.

Debout, enfants de l'alliance,
Debout, voici venir les rois,
Armés contre Israël pour la vingtième fois.
Levez-vous dans votre vaillance :
Comme aux jours de Jahel voici venir les rois !

UNE VOIX.

Pour les combattre alors s'avança tout armée
Des astres du matin la phalange enflammée;
Le sol sacré les dévora.
Le Cison rugit d'épouvante
En roulant dans son eau sanglante
Les guerriers morts de Sisara.

GUERRIERS.

O mon âme, dans ta gloire,
Puisse-t-il fouler demain
Les vaillants dont la victoire
Aura jonché ton chemin !

OPHNI, leur montrant l'épée.

Oui, soldats, vous vaincrez, mais sous quel capitaine ?
Voilà l'épée, amis, l'épée au large fer,
Dont jadis vos aïeux ont vu briller l'éclair
Dans la main des héros qui brisèrent leur chaîne.
Voilà le glaive qu'ont porté
Aod, Othoniel, Gédéon et Jephté.
Qu'un de vous le saisisse et commande à ses frères !

Il l'offre successivement aux Juifs.

UN SOLDAT.

A d'autres cet honneur ! Je ne veux qu'obéir.

UN AUTRE SOLDAT.

Soldat, je sais combattre ; Hébreu, je sais mourir ;
Je ne sais point régner.

UN TROISIÈME.

Hélas ! Seigneur, nos pères
Vous ont fait des soldats ; Dieu seul fait les héros.

PHINÈS, reposant l'épée.

Ton fer est trop pesant pour les fils de nos mères :
Glaive de Gédéon, rentre dans ton repos.

CHOEUR.

Qu'un vengeur enfin s'avance !
Nous volerons sur ses pas.
Qu'il nous guide, et que sa lance
Brille devant nos soldats.

UNE VOIX.

A lui l'or des vaincus, la beauté des captives !
Son nom libérateur, gravé sur notre autel,
Sera redit sans fin dans un hymne immortel ;
Sa famille à jamais fleurira sur nos rives ;
Ses fils seront bercés dans les bras d'Israël.

OPHNI.

Eh bien, rassurez-vous, Hébreux ; le ciel vous aime.
Encore, encore un jour, j'en jure par moi-même,
Ce chef que vous cherchez, et qui vit parmi nous,
Cette épée à la main, paraîtra devant vous.

Les guerriers sortent avec le chœur et Samuel ; Ophni reste un moment pensif, pendant que Phinès va et vient d'un air ennuyé.

SCÈNE V.

OPHNI, PHINÈS.

OPHNI.

Phinès, approche un peu. J'entendais ta harangue,
Les accents d'un prophète abondaient sur ta langue ;
Mais ce cœur, mais ce cœur, que disait-il ?

Il lui frappe sur la poitrine.

PHINÈS, détournant la tête.

Assez !

OPHNI.

N'est-ce pas qu'il étouffe entre ces murs glacés ?

PHINÈS.

Tentateur, tentateur, où lis-tu ma pensée ?

OPHNI.

Je la lis dans la mienne... Et quand, tête baissée,
Je te voyais hier, dans ton ennui plongé,
Balancer l'encensoir d'un bras découragé,
Que murmurais-tu?

PHINÈS.

Rien.

OPHNI.

Je te connais, mon frère.
Dans ses liens sacrés ton âme est prisonnière;
Parfois elle se lève et crie : O liberté!
Puis elle se rendort dans sa captivité,
En répétant tout bas ce dicton de mon père :
« N'agite pas ta chaîne, elle sera légère. »
Ainsi s'exprime un lâche.

PHINÈS.

O plus lâche que moi,
Pour mépriser nos fers brise-les donc pour toi.

OPHNI, levant les mains au ciel.

Oui, je les briserai, dussent mes bras esclaves
Au tranchant de l'éclair présenter leurs entraves!
Oui, je romprai mon joug!

PHINÈS.

Insensé, que dis-tu?
Nos pères l'ont porté...

OPHNI.

Parce qu'ils l'ont voulu.

PHINÈS.

Mon frère, explique-toi. Phinès, qui se réveille,
A défaut de son bras te prête son oreille.
Parle.

OPHNI.

Tout Israël enchaîné comme toi
Depuis longtemps gémit de n'avoir d'autre roi
Qu'un livre suranné, livre que sans sourire
Le prêtre à ses croyants lui-même ne peut lire :
Amas de fictions qu'un guide ingénieux
Inventa pour charmer l'ennui de nos aïeux.
Jacob est belliqueux, il est vaillant ; il aime
Obéir à des chefs vaillants comme lui-même.
Il se souvient que c'est avec l'acier du fort
Plutôt qu'avec les chants dont le prêtre l'endort,
Que sa race, autrefois de l'univers bannie,
S'est ouvert à la fin le sol d'une patrie.
C'est au fort que plus tard il dut sa liberté.
Mon père s'en souvient ; Jacob était dompté ;
L'étranger pillait l'or de nos autels antiques.
La tribu sainte alors, cessant ses vains cantiques,
Et tremblant pour son arche, et surtout pour ses jours,
Vint du brigand Jephté mendier le secours.
Le brigand jette un cri : tous nos Israélites,
Restés sourds à l'appel de vingt mille lévites,
Volent comme un seul homme à ce chef inconnu
Qui sort de ses forêts, farouche et demi-nu,
Laissant du vieux Lévi les craintives milices
Attendre du butin les sanglantes prémices.

PHINÈS.

Tu dis trop vrai : ce peuple enfin désabusé
Échappe au joug vieilli d'un sacerdoce usé.
Bientôt il laissera notre foule affamée,
De l'encens avec Dieu partager la fumée.
Du sein de cette guerre un chef va s'élever ;
Appuyé sur l'armée, il pourra nous braver.
Peut-être viendra-t-il, enflé de sa victoire,
En offrir à nos pieds l'hommage dérisoire ;
« Chantez, » nous dira-t-il, tandis que son orgueil
D'un crachat dédaigneux souillera notre seuil.

OPHNI.

Oui, ce héros viendra. Voudrais-tu le connaître?

PHINÈS.

L'aurait-on déjà vu? Doit-il bientôt paraître?

OPHNI.

Il parait à tes yeux.

PHINÈS.

Serait-ce toi?

OPHNI.

C'est moi.
Pourquoi pâlir? Ophni n'est qu'un frère pour toi.

PHINÈS.

Toi, régner dans nos camps! Règne sur nos lévites.

OPHNI.

Mon pouvoir désormais veut d'autres satellites.

PHINÈS.

Quoi! cette robe, Ophni, la déchireras-tu?

OPHNI.

L'homme peut dépouiller ce qu'il a revêtu;
Mais ce qu'un fils d'Adam, Phinès, jamais n'abdique,
C'est un cœur libre et fier dans un sein héroïque.

PHINÈS.

Maudite soit la guerre où je te vois courir !

OPHNI.

C'est par moi qu'elle est née, et je dois la chérir.

PHINÈS.

Transfuge, entends déjà ces dalles elles-mêmes
Qui semblent te crier : Anathème ! anathème !

OPHNI.

Eh bien ! je détruirai ce temple, cher Phinès,
Et ses dalles seront muettes à jamais.

PHINÈS.

Répète : je ne puis, je n'ose te comprendre.
Une guerre allumée... Un temple à mettre en cendre...
Quel frère, justes cieux, m'avez-vous donc donné ?

OPHNI.

Toujours d'un grand dessein le faible est étonné.

PHINÈS.

Quand je sonde ton âme, insensée ou sublime,
Le vertige me prend comme au bord d'un abîme.
Ton esprit est profond, profond comme l'enfer.

OPHNI.

C'est assez t'ébahir; écoute, faible chair.
Phinès, je ne suis point de ces prêtres crédules
Scellés à leur autel par des vœux ridicules,

Dont le troupeau, blotti dans l'ombre du saint lieu,
Se courbe en attendant la chute de son dieu.
L'âme d'Ophni jamais ne connut ces chimères.
Que parles-tu d'un dieu mort ainsi que nos pères?
Mon dieu, c'est moi. Longtemps Jéhovah m'a servi
A régner en son nom sur un peuple asservi,
Mais puisqu'enfin ce peuple en riant abandonne
L'asile où tristement sa gloire s'emprisonne,
Périsse Jéhovah! Je régnerai sans lui.

PHINÉS.

Mon frère, ton esprit rêve donc aujourd'hui!
Ce temple est un tombeau. Le Juif qui passe ignore
S'il cache entre ses murs un cœur qui vive encore.
Ton règne ne va pas plus loin que ton autel;
Tous tes sujets sont moi, ton père et Samuel;
Tu n'as pour tout trésor que l'urne encor remplie
De la manne au désert autrefois recueillie.
Que te servent ces cris? Eusses-tu dans ton sein
Une voix de clairon et des poumons d'airain,
Crois-tu qu'à ton appel des légions entières,
Pour te proclamer roi, vont naître de ces pierres?

OPHNI, tirant un cor de son manteau.

Connais-tu ce cor?

PHINÉS.

Oui, mais je n'ai jamais su
De quelles mains un jour les tiennes l'ont reçu.

OPHNI.

Il est à moi. Suspends ce cor à ta ceinture,
Monte sur les sommets et sonne... Je te jure

Que tu verras soudain sortir plus de héros
Que ses sons dans les bois n'éveilleront d'échos.
Ces héros sont à moi !

PHINÈS, stupéfait.

Ton langage est terrible,
Homme mystérieux autant que notre Bible !

OPHNI.

Mon père chaque année, au déclin des saisons,
M'envoyait recueillir la dîme des moissons.
Un jour, je m'en souviens, jour d'horreur et d'orage,
Je déchirai ma robe avec un cri de rage,
Et, gagnant les forêts pour échapper aux yeux,
J'errai jusqu'à la nuit sous les torrents des cieux.
La tempête redouble : un antre s'ouvre... J'entre;
Des dards éparpillés jonchaient le seuil de l'antre.
Du sang tachait la pierre. En m'entendant marcher,
Un mourant inconnu gémit dans le rocher ;
C'était un vieux guerrier... A ma vue, il soulève
Un front qui s'était fait un chevet de son glaive :
« Tu viens tard, me dit-il. Prends mon épée, ami :
« Son maître pour toujours sera vite endormi. »
Je lui creusai sa tombe, et déposai sur elle
Son carquois, et son casque, et sa lance fidèle :
« C'est peut-être un proscrit, c'est sans doute un vaincu ;
« Il est mort, me disais-je... Oui, mais il a vécu. »
Puis je pris son épée, et, parmi la tempête,
Je la brandis trois fois au-dessus de ma tête,
Farouche, et transporté de voir son large fer
Siffler sous l'aquilon et briller sous l'éclair :

« Qui me délivrera ? » criai-je dans les ombres.
Un autre cri soudain sortit des cèdres sombres.
D'où ce cri venait-il ? C'était un bataillon
D'hommes qui, l'arc en main, remontaient du vallon ;
Peuple indomptable et fier, qui vit pauvre et sans chaîne,
Chasseur dans la montagne, et brigand dans la plaine.
Dans l'antre jusqu'à moi je les vis pénétrer,
Baisser les yeux ensemble, et se taire, et pleurer.

PHINÉS.

Qui pleuraient-ils ainsi ?

OPHNI.

C'était leur capitaine.
J'attendais à l'écart ; ils me voyaient à peine ;
Enfin, levant la tête, et me regardant tous :
« Que veux-tu ? dirent-ils. — La liberté. — Suis-nous. »
Alors l'un d'eux me jette et le carquois sonore,
Et d'un jeune lion la peau sanglante encore ;
Je m'en ceins et les suis. Mon air les frappe... Ophni
Leur semble un fils de roi par ses frères banni.
Je devins leur ami, leur compagnon, leur guide ;
Le butin encombra leur tente autrefois vide.
J'ai pillé, j'ai vaincu. Quand je revins ici,
Ils avaient pris pour chef le prêtre que voici.

PHINÉS.

Je ne m'étonne plus si ton indépendance
Pendant des mois entiers prolongeait ton absence ;
Si sous un front toujours plus morne et plus froncé
Tu baissais un sourcil toujours plus hérissé,
Et montrais, sur tes bras couverts de cicatrices,
Un sang qui n'était pas celui des sacrifices.

OPHNI.

Un antre, une forêt ne me suffisaient plus.
Mes braves, du Liban avec moi descendus,
Sont allés harceler jusque dans leurs repaires
Ces peuples autrefois décimés par nos pères.
« Que la guerre s'allume, et qu'un peuple à genoux
« S'écrie épouvanté : « Vaillants, défendez-nous ! »
Je dis, deux nations s'arment... deux camps frémissent,
Et les champs de Silo sous les tentes blanchissent.
Tous mes desseins sont mûrs. Frère, jetons ce lin,
Revêtons la cuirasse et le casque d'airain ;
Partons, et montrons-nous à nos tribus flottantes,
Comme ces envoyés aux armes éclatantes,
Que nos aïeux voyaient, environnés de feux,
Sous l'orage des dards chevaucher devant eux.
Sonnons du cor... Ma troupe accourra la première,
Et l'armée avec eux volera tout entière.
O frère, une victoire, et nous reviendrons rois.

PHINÈS.

Et roi, que feras-tu ?

OPHNI.

J'abolirai nos lois,
Et quand Héli mourra sous son arche poudreuse,
Je détruirai d'Aaron la secte ténébreuse.

Tirant la couronne, et la montrant à Phinès.

Comme ce cercle d'or brille bien au soleil !

PHINÈS, la repoussant.

Le front qui l'a porté ne sent plus le sommeil.

OPHNI.

Couronne-toi de fleurs, vierge oisive et tremblante.

PHINÈS.

Cette couronne au moins ne serait pas sanglante.

OPHNI.

Sur une tête où brille un laurier enlacé,
Un peu de sang, mon frère, est bien vite effacé.

Il lui met aussi l'épée à la main.

PHINÈS, la soulevant.

Quel fardeau !

OPHNI.

Quel éclat !

PHINÈS.

Ce fer blesse.

OPHNI.

Il délivre.
Mais c'est assez. Tu dois me combattre ou me suivre.
Choisis. Pour moi, je pars : écoute cet adieu
Que je laisse en partant à toi comme à ton Dieu.

Se tournant vers le Saint des Saints.

J'en jure par ces mains si longtemps enchaînées,
Par ce cœur libre enfin, qui, pendant tant d'années,
Respira sans mourir l'air glacé de la mort,
Par ce fer rédempteur, ce vrai sceptre du fort,
Par ce front, dont l'orgueil couronné par moi-même
Ne se courbera plus que sous un diadème :
Arche antique, je pars et ne reviendrai plus
Que pour jeter au vent tes débris vermoulus.

Si demain j'ai vaincu, je suis roi ; si je tombe,
La force d'Israël partagera ma tombe ;
Le deuil de ma patrie ornera mon trépas :
Périsse mon pays, si je n'y règne pas.

Il va sortir, se retournant encore vers Phinès.

Viens-tu ?

PHINÈS, le suivant.

Oui, ce n'est pas un trône que j'envie ;
Mais je m'ennuie ici. Que perdrai-je ? La vie.
Comme si je vivais !

Un prophète se présente, en cilice, d'un air menaçant.

SCÈNE VI.

OPHNI, PHINÈS, UN PROPHÈTE.

LE PROPHÈTE.

Traîtres !

PHINÈS.

Ciel !

LE PROPHÈTE.

Frémissez !

OPHNI.

Qui t'envoie en ces lieux ?

LE PROPHÈTE.

Dieu que vous trahissez.

OPHNI.

Tu te lèves bien tard, oiseau de sombre augure.
Que vient nous annoncer ta sinistre figure ?

LE PROPHÈTE.

Plus sinistre est encor le destin qui vous suit.

OPHNI.

Retourne dans ton antre, ô spectre de la nuit.

LE PROPHÈTE.

Oui, mais auparavant, traîtres, baissez la tête,
Et recevez tous deux l'offrande du prophète.

OPHNI.

Montre-la.

LE PROPHÈTE.

C'est, — tremblez, opprobre de l'autel, —
La malédiction du Seigneur d'Israël.

Un moment de silence.

PHINÈS.

Aurais-tu peur, Ophni?

OPHNI.

Non, je songe en moi-même,
Phinès, combien de fois un pareil anathème
Frapperait cette lame avant de l'ébrécher.

Regardant vers la porte.

Retirons-nous. Je vois mon père s'approcher.
Laissons-les, viens t'armer.

Ils sortent.

SCÈNE VII.

LE PROPHÈTE, HÉLI.

HÉLI.

Est-ce toi, solitaire,
Dont la lugubre voix remplit ce sanctuaire?

Pourquoi donc mon Ophni sort-il en frémissant?
Pourquoi le poursuis-tu de cet œil menaçant?
N'irrite pas mon fils, de grâce! Sa colère
A déjà bien des fois épouvanté son père.

LE PROPHÈTE.

Pauvre Héli!

HÉLI.

D'où viens-tu?

LE PROPHÈTE.

J'ai quitté ce matin,
Par l'ordre du Seigneur, le désert du Jourdain,
Où, depuis que Jephté, vainqueur des Moabites,
Vint présenter sa fille aux genoux des lévites,
Nourri de fruits amers et d'un sac revêtu,
Je médite la loi pour qui j'ai combattu,
Et, de l'antre où ma main a suspendu mes armes,
J'offre à Dieu jour et nuit ma prière et mes larmes.

HÉLI.

A quoi bon fuir si loin?

LE PROPHÈTE

Pour cacher à mes yeux
La désolation dont pleurent nos saints lieux,
Quand ils voient une main sacrée et criminelle
Effacer d'Abraham l'alliance éternelle.

HÉLI

Des reproches, grand Dieu! La terre a donc juré
D'inquiéter les jours d'un vieillard torturé!
Vois, mes cheveux sont blancs, et ma tombe est creusée.

Laisse s'éteindre en paix ma vieillesse épuisée ;
Héli voudrait mourir.

Il veut sortir.

LE PROPHÈTE.

Demeure et réponds-moi.
Le pontife suprême, Héli, n'est-ce pas toi ?

HÉLI.

Tel est mon nom, prophète.

LE PROPHÈTE.

Et quand un téméraire
Sape à coups redoublés notre autel séculaire
Pour en faire bientôt le marchepied d'un roi,
Qui doit le prévenir ? Héli, n'est-ce pas toi ?

HÉLI.

Que dis-tu ?

LE PROPHÈTE.

Quand notre arche entre des mains sinistres
Va servir de cercueil à ses derniers ministres,
Qu'un traître va briser les tables de la loi,
Qui doit punir ce traître ? Héli, n'est-ce pas toi ?

HÉLI.

Tu dis vrai. Mais pourquoi tenir un tel langage ?
Qui t'inspire, dis-moi, ce zèle qui m'outrage ?
Je connais mes devoirs.

LE PROPHÈTE.

Tu ne les remplis pas.
Ils sont terribles !

HÉLI.

Ciel !

LE PROPHÈTE.

En ces lieux, sous nos pas,
Ophni vient de nouer une trame hardie,
Trame que Lucifer n'aurait pas mieux ourdie,
Trame où doivent tomber, comme aux rets du chasseur,
Les dernières tribus dont Dieu soit le pasteur.
Tu crains sa trahison; mais, de peur de l'entendre,
Tu t'éloignes du seuil que tu devrais défendre.
Tu soupçonnes tes fils, faible père, et tes yeux,
De crainte de les voir, s'égarent vers les cieux.
Il est bon que le prêtre ait un œil sur la terre.
Arrache à leur complot son perfide mystère;
Cesse de caresser entre tes bras sacrés
Deux serpents ténébreux sous l'autel engendrés;
Étouffe-les plutôt, dût à leurs funérailles
Tout son sang crier grâce au fond de tes entrailles.

HÉLI.

Je suis faible, ils sont forts; ils m'échappent... Ma voix
Les rappelle sans cesse au respect de nos lois;
Que faire encor?

LE PROPHÈTE.

Sais-tu ce que fit un lévite,
Quand, dans les bras impurs d'une Madianite,
Repu d'une victime immolée au veau d'or,
Plus d'un Hébreu dormait aux pieds de Belphégor?
Moïse et les vieillards gémissaient en silence.
Alors Éléazar, le fils d'Aaron, s'élance,
Et son fer, unissant deux amants pour toujours,
Trancha dans leur sommeil leurs furtives amours;

Et la contagion, dans sa tige coupée,
Frémit et s'arrêta devant un coup d'épée.

HÉLI.

Dois-je égorger mes fils?

LE PROPHÈTE.

Non, tu dois les juger.

HÉLI.

Voici mon tribunal : appelle un étranger.

LE PROPHÈTE.

C'est toi que le Seigneur a placé sur ce siége :
Un autre n'y pourrait s'asseoir sans sacrilége.

HÉLI.

Un juge quelquefois doit pouvoir pardonner.

LE PROPHÈTE.

Un juge quelquefois doit savoir condamner.

HÉLI.

Mais mon cœur dit : Pardon!

LE PROPHÈTE.

Mais le ciel dit : Justice!

HÉLI.

Serai-je leur bourreau?

LE PROPHÈTE.

Seras-tu leur complice?

HÉLI.

Si Dieu veut qu'un coupable en ces lieux soit puni,
Qu'il répande mon sang, car c'est celui d'Ophni.

LE PROPHÈTE.

C'est à Dieu de choisir l'objet de sa vengeance;
Il ne veut pas ton sang, mais ton obéissance.
Il te dit : Défends-moi, sinon tu me trahis.

HÉLI.

O prophète, ô mon Dieu, vous n'avez point de fils.
Pour périr avec eux je voudrais être impie :
Si tu les fais mourir, que m'importe la vie?
Et si tu les poursuis de ton inimitié,
Que m'importe, Seigneur, ta cruelle pitié?
Tu les as rejetés, mais à mes yeux de père,
Ta malédiction rend leur tête plus chère.
Ton dard veut les frapper, mais j'oppose à ton dard
Mon front deux fois sacré de père et de vieillard,
Et sous mes cheveux blancs, mon plus beau diadème,
Je cache à tes regards le sceau de l'anathème.
Pardonne! ô ciel, pardonne aux fils de mes douleurs!
Ne vois pas leurs forfaits, ne vois plus que mes pleurs.
En ai-je assez versé? Me faut-il, Dieu terrible,
Broyer ma tête chauve à ce marbre insensible?
Et ma mort pourra-t-elle... ?

LE PROPHÈTE, tendant le livre à Moïse.

Ouvre ce livre, Héli,
Et regarde comment Dieu veut être obéi.
Lis...

HÉLI, lisant.

« Abraham s'approche, et, comme une génisse
« Liant son Isaac au bois du sacrifice,

« Il prend son glaive... »

Effrayé et fermant le livre.

Encore !

Il sort en se couvrant les yeux.

SCÈNE VIII.

LE PROPHÈTE, *se jetant à genoux.*

Ah ! pourquoi m'arracher,
Insondable sagesse, au creux de mon rocher ?
Et pourquoi contrister mes dernières années
Du spectacle navrant de tes lois profanées ?
Dans ce monde si vaste, ouvrage de tes mains,
Un lieu restait encore où les rares humains
Qui gardaient dans leur cœur ton ineffable image
Pouvaient te présenter un agréable hommage.
Et ton nom, ton vrai nom sur l'Horeb révélé,
Reçu dans le désert par un pâtre exilé,
Ce nom qui, poursuivi par les tyrans du monde,
Suivait de nos aïeux la tente vagabonde,
Et que, comme un trésor au ciel même ravi,
Emportaient en fuyant les enfants de Lévi,
Ton nom, Seigneur, touchant cette terre sacrée,
Croyait avoir trouvé sa retraite assurée.
Juda, seul et debout, une épée à la main,
Veillait d'un œil jaloux sur ce dépôt divin,
Certain qu'à l'avenir la terre tout entière
Viendrait de son flambeau réclamer la lumière.

Tel est le sacerdoce illustre et solennel
Que mon peuple a reçu des mains de l'Éternel.
Est-il un sort plus beau? De plus nobles pensées
Pouvaient-elles flatter vos âmes insensées,
O parjures! Malheur sur ce temple et sur moi!
Oh! brise-toi, mon cœur! mon âme, abîme-toi!
De la race des saints j'ai vu germer des traîtres;
J'ai vu le Tout-Puissant détrôné par ses prêtres.
Bientôt, ils secoueront d'un bras ensanglanté
Leur torche sur cette arche où dort ta vérité,
Et que les chérubins, trop faibles sentinelles,
Protégent vainement du bronze de leurs ailes.

Il se lève pour partir.

Prophète, loin d'ici! Rentre dans le désert,
Où le lion et toi, rugissant de concert,
Envoyez au Seigneur un hymne où l'imposture
N'altère pas du moins la voix de la nature;
Sois ton prêtre toi-même, et ne prends pour autel
Que la pierre où Jacob s'endormit à Béthel,
Jusqu'à ce jour promis, où des mains plus fidèles
Brûleront dans ce temple un encens pur comme elles,
Où l'étoile attendue en ces murs aura lui!

SCÈNE IX.

LE PROPHÈTE, SAMUEL.

SAMUEL, entrant.

Prophète!

LE PROPHÈTE, d'un ton inspiré.

Quelle voix? Gloire au Seigneur! C'est lui!

SAMUEL.

Quoi! voudrais-tu déjà regagner ta montagne,
Homme de Dieu? Permets que ton fils t'accompagne;
Tu t'appuieras sur moi.

LE PROPHÈTE.

Le regardant d'abord comme en extase, puis tombant à genoux.

Bénis-moi, Samuel,
Sauve ta foi qui tombe et console Israël.

Il jette son manteau sous les pieds de Samuel et se prosterne devant lui, puis il se relève et lui verse sur le front une fiole d'huile sacrée.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Même scène qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLI, SAMUEL.

Héli est assis au pied de l'autel, le front dans ses mains; Samuel entre, troublé et indécis.

HÉLI, sans voir Samuel.

Grâce encore une fois! grâce, Dieu de colère!
C'était donc pour souffrir que tu m'avais fait père?

SAMUEL.

Grand prêtre, dites-moi.

HÉLI, se relevant.

Que veux-tu, Samuel?
Tu me sembles troublé.

SAMUEL.

Qui suis-je donc, ô ciel?
Vous qui m'avez reçu des genoux de ma mère,
Vous devez mieux que tous me connaître, ô mon père!
Expliquez de mon cœur l'effroi mystérieux.

HÉLI.

Mon fils, je vois briller ton âme dans tes yeux,

Comme l'on voit, au fond des sources murmurantes,
Briller un sable d'or sous des eaux transparentes.
Enfant, ton âme est belle.

SAMUEL.

O père, vous savez
Les destins que toujours votre fils a rêvés.
Est-ce après la grandeur que Samuel soupire?
Et, depuis son enfance, a-t-il cessé de dire :
« Puissé-je, dans ce lieu toujours enseveli,
« Être jusqu'à la mort le serviteur d'Héli ! »
Occupé dans ce temple à prier pour mes frères,
Ai-je porté la vue au delà de ces pierres?

HÉLI.

Jamais plus de vertu n'inspira moins d'orgueil.

SAMUEL.

D'où vient donc que ce soir, quand je touchais ce seuil,
Un grand vieillard, aux traits majestueux et sombres,
S'est avancé du pas dont s'avancent les ombres,
Et, prenant à ma vue un visage plus doux,
Devant moi, — oui, grand prêtre, — a fléchi les genoux?

HÉLI.

A part. A Samuel.
C'est encor le prophète. A-t-il parlé, de grâce?

SAMUEL.

« Bénis-moi, m'a-t-il dit, et sauve notre race! »
Il s'est trompé, pensai-je; un délire pieux
Lui montrait à ma place un habitant des cieux.
Moi, l'élu du Seigneur! Non, non, c'est impossible!
Et pourtant je ne sais quel transport invincible...

Se jetant aux genoux d'Héli.

Mon père, punissez l'orgueil de votre enfant!

HÉLI, le relevant.

Oh! parle!

SAMUEL.

C'est en vain que mon cœur se défend.
Il me semble qu'un bras, un bras d'ange m'attire,
Et qu'un luth à mes mains ne peut toujours suffire.
Comme je vous ai vu, moi-même je me voi
Ceint de l'éphod sans tache, appuyé sur la loi,
Assis sous un palmier ou sous un saint portique,
Balançant de Lévi le sceptre pacifique,
Jugeant l'Hébreu docile, ou demandant aux cieux
De verser leur rosée aux champs de nos aïeux.
O grand prêtre, fut-il une tâche plus belle?

HÉLI.

L'âme de nos voyants, mon fils, t'inspire-t-elle?

SAMUEL.

Et vous de mon pays et le juge et le roi,
N'est-ce pas que ce sort vous ravit comme moi?
Au milieu des tribus l'homme de Dieu s'avance.
Le faible accourt à lui, le fort jette sa lance;
Il parle... deux rivaux qui s'allaient transpercer
Viennent à ses genoux pleurer et s'embrasser;
L'or dérobé s'enfuit du sein qui le recèle,
Et l'opprimé respire, et l'oppresseur chancelle;
Le fer déjà levé rentre dans le fourreau;
Le riche tend au pauvre un coin de son manteau.
C'est Moïse, sorti de sa tombe inconnue,
Deux tables à la main, descendant de la nue.

Dieu semble jusqu'à l'homme avec lui s'abaisser,
Et la terre et le ciel se donner un baiser.
Oh ! quel destin pour moi ! Quelle joie, ô mon père,
Dilaterait alors l'ame d'Anna ma mère !
Et comme à mon approche Elcana triomphant...

Se jetant encore aux genoux d'Heli.

Mon père, punissez l'orgueil de votre enfant.

HELI, le relevant encore.

Écoute mon récit, enfant du Tabernacle :
C'est d'un Nazaréen l'histoire et le miracle.
Assez longtemps j'ai craint de te le révéler :
Me tairai-je, quand Dieu commence à te parler?

Samuel s'approche encore et l'écoute attentivement.

Au temps où les tribus, sous des toits de verdure,
Viennent offrir leurs vœux au Roi de la nature,
Une femme, mon fils, à genoux dans ce lieu,
S'isolait de la foule, et pleurait devant Dieu.
Elle était d'Éphraïm. Tandis que ses compagnes,
S'appuyant sur leurs fils, descendaient des montagnes,
Et que chacune, au peuple autour d'elle arrêté,
Montrait les fruits heureux de sa fécondité,
Elle, seule et du poing frappant son sein stérile,
Fuyait de son époux la tendresse inutile,
Et disait au Seigneur : « O Dieu, m'oubliez-vous?
« Pourquoi me refuser vos présents les plus doux?
« A mon chevet de mort, pour fermer ma paupière,
« Faudra-t-il appeler le fils d'une étrangère?
« Dieu qu'autrefois Rachel n'implora pas en vain,
« Enlève mon opprobre, et rends-moi mère enfin.

« Donne un fils à mes pleurs. Ce fils, je te le jure,
« Ne verra point le fer toucher sa chevelure;
« Et par moi dès l'enfance au grand prêtre amené,
« Il servira le Dieu qui me l'aura donné. »
Alors m'approchant d'elle : « Assez de pleurs, lui dis-je.
« Le Seigneur ne veut plus que ton âme s'afflige;
« Retourne, deviens mère, et bientôt par la main
« Amène-moi ce fils, prémices de ton sein. »
Elle sortit joyeuse, et retourna chez elle.
Un an après, l'enfant riait à sa mamelle.

SAMUEL.

Quel est-il?

HÉLI.

Quand ce fils, s'échappant de ses bras,
Sur la terre en tremblant risqua ses premiers pas,
Elle me l'amena, beau chérubin sans ailes,
Vêtu d'un lin tissé par ses mains maternelles.
Alors, en le voyant, seul et les traits ravis,
S'avancer jusqu'à nous sur les pas de mes fils,
Elle se lève et chante un de ces saints cantiques
Qui jadis s'envolaient des harpes prophétiques,
Tandis que du Seigneur l'Esprit mystérieux
Animait de son sein l'élan mélodieux.
« Mon âme exulte en Dieu ! Grâce à lui je suis mère !
« En vain le fort a mis sa force dans son bras :
« Laissez, laissez régner le faible que naguère
« Le passant dédaigneux foulait dans sa poussière;
« Laissez régner le saint dont Dieu conduit les pas.
« L'arc du tyran se rompt dans sa main meurtrière;
« Le faible est couronné, l'orgueilleux est proscrit :
« L'empire est au Seigneur, l'empire est à son Christ ! »

Tandis qu'elle chantait, cette mère inspirée,
L'enfant avait franchi cette enceinte sacrée,
Il était parmi nous : debout sur ces degrés,
Un rayon éclairait ses yeux transfigurés.
Alors Phinés pâlit, Ophni jeta sa lyre,
Et nos prêtres, ravis dans un même délire,
Répétèrent, courbés sous le vol de l'Esprit :
« L'empire est au Seigneur ! L'empire est à son Christ ! »
Écho majestueux comme un bruit de tempêtes,
Où semblait frissonner la voix des vieux prophètes.
Comme si, d'un seul cri, vingt générations
Eussent jeté soudain leurs acclamations !

SAMUEL.

Mais pourquoi jusqu'ici me cacher cette histoire ?

HÉLI.

Un serviteur de Dieu doit ignorer sa gloire.

SAMUEL.

Quel est ce serviteur ?

HÉLI.

Enfant chéri du ciel,
Cette mère est Anna, ce fils est Samuel.

Sanglotant.

Heureux Nazaréen, tête prédestinée,
Ma vieillesse à tes pieds se serait prosternée,
Si je n'entendais pas dans mon cœur gémissant
Une voix me crier : « Renieras-tu ton sang ? »

SAMUEL.

Seigneur, grâce pour moi, si c'est moi que tu nommes !
Est-ce à mes faibles mains de diriger les hommes ?

Je n'ai jamais conduit que l'agneau couronné
Qui lui-même au couteau tend son front incliné ;
Je n'ai jamais parlé que l'intime langage
D'une âme qui ne veut que toi pour son partage.
Grâce pour un enfant ! grâce ! Fais taire enfin
La voix de ton prophète et celle de mon sein.
En accourant vers toi comme la tourterelle,
Je n'ai jamais cherché que l'ombre de ton aile :
Oh ! laisse-moi sans cesse, oh ! laisse-moi toujours
Entre l'arche et l'autel cacher mes heureux jours.

Voyant qu'Héli se cache le visage.

Vous pleurez?

HÉLI.

Pleure aussi sur ma race tombée,
Sur ma vieillesse en deuil par le Très-Haut courbée,
Sur la honte d'Héli, dont les indignes fils
Seront, comme un opprobre, ôtés de ces parvis,
Et, par-dessus ces murs dont tu fais les délices,
Regarderont de loin fumer tes sacrifices :
Quand il reposera sous l'ombre du trépas,
Du fond de son sépulcre Héli n'entendra pas,
Aux jours où les tribus offriront l'hécatombe,
Le pas de son Ophni résonner sur sa tombe.
Ma race est un cyprès qui va se dessécher ;
Sa racine est frappée, et la faux va trancher
Les deux derniers rameaux dont le jeune feuillage
Devait à cet autel prêter son double ombrage.
Pourquoi n'ai-je pas vu, vieillard infortuné,
Mourir dans son berceau mon Ophni nouveau-né !
Samuel, tu le vois, je pleure d'être père !

SAMUEL.

Espérez !

HÉLI.

Désormais que veux-tu que j'espère ?
Mes fils sont condamnés... Samuel, jeune lis,
Pourquoi n'est-ce pas toi qui te nommes mon fils ?

Il le presse dans ses bras.

SCÈNE II.

HÉLI, SAMUEL, OPHNI, PHINÉS.

Les deux frères, armés sous leurs habits de lévites, traversent la scène d'un pas rapide, d'abord sans voir Héli ni Samuel.

OPHNI, à Phinès.

Cache tes armes, viens.

PHINÉS, lui montrant Héli qui pleure.

Attends !

S'approchant d'Héli.

Quel front sévère !
Mon père, qu'avez-vous ?

OPHNI.

Qui vous trouble, mon père ?

HÉLI.

O justice ! ô devoir !

PHINÉS.

Laissez donc tout cela !
Que vous sert d'en parler ? Le peuple n'est pas là.

HÉLI.

L'avez-vous rencontré ?

PHINÈS.

Qui donc ?

HÉLI.

Le vieux prophète.

PHINÈS.

L'affreux vieillard ! C'est vrai, sa harangue était prête,
Mais on l'a laissé seul finir son oraison :
Le jeûne et l'insomnie ont chassé sa raison.
Que vient-il faire ici ? Loin des villes charnelles,
Qu'il aille savourer la chair des sauterelles,
Et, promenant sa soif autour de Siloé,
Crier dans le désert : « Anathème à Noé ! »

HÉLI.

O bienheureux celui dont la femme est stérile !

PHINÈS.

Ah ! mon père, si vieux, pourquoi changer de style ?
Vous qui disiez toujours : « Couple aimable et chéri,
« Jamais rien de plus beau dans Juda n'a fleuri » ;
Vous qui n'osiez gronder, quand nos Bibles oisives
Servaient de piédestal à nos coupes furtives,
Et que les gras agneaux pour l'autel préparés,
Avant d'être bénis, se trouvaient dévorés.
Vous ne répondez pas ?

SAMUEL.

Assez, ton ironie
Donne aux os de ton père un frisson d'agonie.

PHINÉS.

Allons, ne pleurez pas, de grâce ; tournez-vous.
Nous allons vous quitter, mon père, embrassez-nous.

OPHNI, qui regardait le seuil.

Mais je vois nos vieillards... Où vont-ils à cette heure?

SAMUEL.

Ils viennent pour prier, tandis qu'Israël pleure.
Nos yeux toute la nuit n'auront point de repos.

Les vieux lévites entrent avec des flambeaux ; le prophète est avec eux.

SCÈNE III.

Les mêmes, LES VIEUX LÉVITES.

PHINÉS, aux vieillards.

Mes pères, approchez, vous venez à propos.
Consolez ce vieillard : un songe noir l'attriste.
Pour nous, Phinés, partons : prêtres, Dieu vous assiste!

Ils vont sortir.

LE PROPHÈTE, laissant passer Phinés, mais arrêtant Ophni.

Fils du prêtre, où vas-tu?

OPHNI.

Par Moïse, quel air!
Donnez à votre verbe un accent moins amer.

Durant cette scène, Phinés attend, près de la porte. Ophni essaye encore de sortir.

LE PROPHÈTE, l'arrêtant.

Fils du prêtre, où vas-tu?

OPHNI.

Vous savez que la guerre
Appelle les Hébreux au secours de leur terre :
Je m'en vais dans leur camp. Pour le sol des aïeux,
Vous priez, c'est fort bien ; j'agis, c'est encor mieux.

Tous gardent le silence.

Pourquoi de tels regards? Vais-je dans leur armée
Arborer de Satan la bannière enfumée?
Un homme de courage armé pour son pays
Doit-il paraître un monstre à vos yeux ébahis?

LE PROPHÈTE.

Si c'est pour notre Dieu que tu cours aux alarmes,
Ophni, c'est à ses pieds qu'il faut prendre tes armes.
Courbe-toi devant l'arche, en disant : « O mon Roi,
« Pour toi je veux combattre, et veux vaincre par toi. »

OPHNI.

Vieillard, connais-moi mieux. Il fut un temps peut-être
Où mes genoux ont pu fléchir devant un maître ;
Ce temps n'est plus.

LE PROPHÈTE.

Jeune homme, un seul jour peut plier
Les têtes dont l'orgueil tarde à s'humilier.
A genoux ! à genoux !

OPHNI.

Honte à l'âme obstinée
Qui veut vivre et mourir aussi bas qu'elle est née !
Mais trois fois honte au front qui ne s'est redressé
Que pour reprendre un jour le joug qu'il a laissé !

LE PROPHÈTE.

Pourquoi tant t'élever? Ta cime, ô téméraire,
Sera toujours moins près du ciel que de la terre.

OPHNI.

Je suis peu, mais ce peu se lasse de sentir
Sur sa nuque inclinée un bras s'appesantir.

LE PROPHÈTE.

Sous la gloire de Dieu, guerrier, courbe ta gloire.

OPHNI.

Je ne veux rien de lui, pas même la victoire.

LE PROPHÈTE.

Qui combattra pour toi, si ce n'est le Seigneur?

OPHNI.

L'acier de mon épée et le sang de mon cœur.

TOUS LES VIEUX LÉVITES.

Approche et prie.

OPHNI.

Alors remettez-moi, mes pères,
Le bandeau qui pesait sur mes jeunes paupières.
Faites-moi voir encor cette échelle où sans fin
Monte et descend le pied du léger séraphin,
Ces splendeurs du Très-Haut, et cette cité sainte
Que voit ou que croit voir votre prunelle éteinte.
Si ces rêves pour moi sont à jamais perdus,
Pourquoi me blâmez-vous de ne les suivre plus?
Mon être entier s'arrache à votre arche moisie,
O cœurs pétrifiés dans votre hypocrisie!

LE PROPHÈTE.

Qu'entre ta langue et nous Dieu prononce aujourd hui.
Dieu du moins est ton maître : à genoux devant lui!

OPHNI.

Un jour je le prierai, si jamais mon audace
Me grandit assez haut pour lui parler en face;
Mais alors, je le jure, inutiles humains,
Mes vœux iront à lui sans passer par vos mains.

LE PROPHÈTE, montrant à Héli son siége.

Monte à ton tribunal, Héli. Condamne un traître.
Ophni, voici ton juge!

OPHNI, jetant son manteau de lévite et paraissant tout armé.

Et toi, voici ton maître!

TOUS, reculant.

Dieu d'Israël!

OPHNI.

Venez, têtes chauves, venez;
Osez toucher du doigt ce que vous condamnez.
Vous verrez si je suis encor l'agneau docile
Qui pour être attaché tend sa tête imbécile.
Regardez, c'est Ophni; regardez-moi bien tous,
Spectres humains, un homme, un homme est parmi [vous.
Puisque vous le voulez, la guerre est déclarée.
Votre anathème est mûr, mais ma lame est tirée;
Criez dans votre temple, et moi dans mes forêts;
Appelez vos soldats, prêtres; les miens sont prêts.
Mais non, restez cachés au fond de vos murailles,
Dos courbés qui tremblez au bruit de nos batailles;
Ne venez pas traîner vos robes dans nos camps.
Tyrans dépossédés, vous n'êtes plus au temps
Où marchaient devant vous cent lances toutes prêtes
A se croiser soudain en voûte sur vos têtes;

Et ce toit délabré qui fond sur votre autel
A peine vous défend contre les eaux du ciel.
Si vous ne voulez pas que vos membres sans séve
Apprennent de quel fer on a forgé ce glaive,
Ne m'inquiétez pas : vous chercheriez en vain
Le simple Ophni d'hier dans l'Ophni de demain.

LE PROPHÈTE, à Héli.

Entends, malheureux père, entends comme il blas-
[phème !

HÉLI.

Amis, jugez mon fils.

LE PROPHÈTE, à Héli.

Il s'est jugé lui-même.
Dieu seul peut nous sauver s'il sort de ces parvis :
Qu'il meure, ou nous mourrons.

HÉLI.

Reviens, reviens, mon fils !

LE PROPHÈTE, à Héli.

Le peuple est à deux pas. Sors avec moi et crie :
« Hébreux, il va trahir le Dieu de sa patrie ;
« Lapidez-le ! »

OPHNI, décrochant un bouclier et un casque de la muraille, et en couvrant sa tête et son bras.

Venez ; sur cet orbe d'airain
Vos pierres sans vigueur retentiront en vain.

LE PROPHÈTE.

Fais appel, s'il le faut, aux lances de nos braves.

OPHNI, aux lévites rangés devant son passage.

Passage à l'homme libre, esclaves fils d'esclaves !

Il baisse le front sous son bouclier, et s'élance déjà pour se frayer de force une issue, quand

SAMUEL, se jetant devant lui :

Voilà donc tes secrets, Ophni ! Voilà pourquoi
Je t'ai vu si souvent si sombre auprès de moi !
Alors, tu t'en souviens, pour calmer ton délire,
Je venais à tes pieds m'asseoir avec ma lyre ;
Au son mélodieux sous ma main exhalé,
Je voyais tout à coup frémir ton sein gonflé :
« Joue encor, disais-tu, joue encor, beau lévite;
« Tes chants apaiseront la fièvre qui m'irrite. »
Et je jouais encore, et des pleurs à ma voix
Soulevaient ta paupière et roulaient sur mes doigts.
Enfin, quand de ton sein s'endormait la tourmente,
Tu m'attirais, ému, sur ta poitrine ardente,
Et, penchant vers ma tête un front presque éclairci :
« Écoute, disais-tu, l'enfer qui gronde ici. »
Non, tu ne mentais point. Au fond de ses repaires,
Ton âme nourrissait un essaim de vipères ;
Ma harpe les calmait ; mais bientôt, ô terreur !
Elles dressaient leur dard et sifflaient dans leur cœur.

Ophni laisse glisser ton bouclier jusqu'à terre.

Ophni, n'ébranle pas les murs du sanctuaire ;
Ils ne sauraient crouler sans écraser ton père,
Sans t'écraser toi-même ! Et si tu leur survis,
Comment oseras-tu marcher sur leurs débris ?
Ne trembleras-tu pas quand leurs cendres brûlantes
Retomberont des cieux sur tes armes sanglantes ?

Le sang du prêtre reste aux mains qui l'ont versé,
Et par le pardon même est à peine effacé.
O mon frère, ô lévite, espoir de nos phalanges,
Mets fin à ces propos qui font pleurer les anges!
Toi qu'apaisait le son d'un bois inanimé,
Ne sois pas insensible au cri d'un frère aimé.
Ce guerrier menaçant, cette figure altière,
Ce n'est point là l'Ophni que j'ai connu naguère:
Rends-nous l'Ophni si beau, que le peuple ravi
Vit marcher tant de fois en tête de Lévi,
Et dont les mains, au nom de nos tribus fidèles,
Offraient nos premiers fruits et nos gerbes nouvelles.
Sacrilége, rends-moi l'Ophni que j'ai perdu,
Rends-moi, rends-moi mon frère!

OPHNI, attendri.

Enfant, que me veux-tu?
Quel charme a donc ta voix pour que ton œil s'inonde?
Je t'aime, Samuel, je t'aime, tête blonde!
O cher Nazaréen, je fus semblable à toi.

SAMUEL.

Il pleure, il est vaincu. Viens, approche avec moi.
Prions ensemble ici, nous partirons ensemble.
Je porterai tes dards : tu verras si je tremble.
Quand tu seras blessé, je te rapporterai
Tout sanglant sous ta tente, et je te guérirai.
Prie avec moi.

Il prend Ophni par la main et l'amène devant l'autel; mais soudain,

OPHNI, se redressant.

Non, non, mon âme, reste fière!
Rentrez, larmes du lâche, au fond de ma paupière.

Pourquoi faiblir? Et toi, ma force et ma vertu,
Orgueil, mon noble orgueil, pourquoi me trahis-tu?

Saisissant un flambeau.

Guerre à vous, mes tyrans, guerre jusqu'à la tombe!
Que votre autel se fende, et que votre arche tombe!
Que votre temple brûle et brûle par ma main,
Et que pour le sauver l'Océan coule en vain!
De mon char de victoire, au sein de mon armée,
Puissé-je en voir demain tournoyer la fumée!

Il se retire; les lévites sont prêts à sortir avec lui pour le dénoncer au peuple.

LE PROPHÈTE.

Héli, qu'ordonnes-tu? Faut-il l'anéantir?

Héli est sur son tribunal; il hésite, puis enfin :

HÉLI.

Vieillards, lapidez-moi, mais laissez-le sortir.

Les lévites s'écartent pour livrer passage à Ophni.

TOUS, sauf les deux frères.

Malheur! malheur à nous!

OPHNI, sur le seuil avec Phinès.

Rassurez-vous, mon père.
Désormais cette race est pour nous étrangère.
Que vous importe d'être un prêtre de leur Dieu?
Restez père d'Ophni. Ce nom vaut l'autre. Adieu.

Les deux frères partent. Héli descend et va s'accroupir dans un coin du temple, le front sur ses genoux; Samuel et les lévites se forment en chœur en chantant.

SCENE IV ou CHOEUR.

VIEUX LÉVITES.

Satan, Satan, tel vibrait ton langage,
Tel se gonflait ton sein audacieux,
Lorsqu'à ton cri sauvage
Des millions de dards hérissèrent les cieux.

AUTRES VIEUX LÉVITES.

Tu tombas, tu tombas : la flamme du tonnerre
T'enveloppait comme un brûlant tissu;
Mais tes bras dans ta chute ont enlacé la terre :
Les anges t'ont chassé, les hommes t'ont reçu.

UNE VOIX.

Dieu règne dans les cieux, tu règnes sur le monde.
Il presse en vain du pied ta poitrine qui gronde :
Tes bras mille fois foudroyés
Font vaciller encor ce globe sous ses pieds.

JEUNES LÉVITES.

Pleurez, portes du ciel, pleurez sur les fils d'Ève :
Ils sont tombés, flétris, au souffle du dragon,
Comme on voit tomber sur la grève
Des feuilles qu'un arbre sans séve
Abandonne avant la saison.
Pleurez, portes du ciel, pleurez sur les fils d'Ève !
Les fleuves de l'Éden ne coulent plus pour nous,
Et notre air ne peut plus nous porter jusqu'à vous.

CHOEUR.

C'est en vain que dans sa colère
Le monarque de l'univers
Par ses pôles saisit la terre
Pour en secouer les pervers :
Ses entrailles toujours fécondes
Nourrissent des moissons immondes
Qui mûrissent pour les enfers.

UNE VOIX.

Oui, le vertige entraîne aux voûtes éternelles
L'esprit qui s'abandonne à l'essor de ses ailes,
L'abîme ouvre à son vol ses deux valves de feu...
Entre, lui dit l'archange, entre, ma porte est haute;
C'est la seule, ô mon hôte,
Où tu puisses passer sans fléchir devant Dieu.

JEUNES LÉVITES.

Dans le giron de Dieu, Jacob dormait encore;
Il en veut fuir... Ciel, où tombera-t-il?
Dans l'abîme où fume Gomorrhe?
Dans les cachots du roi du Nil.

TOUS.

De ses songes toujours l'homme sera la proie,
Jusqu'à ce que le monde ait retrouvé sa voie.
Vienne ce guide heureux promis à l'avenir!
Seigneur, Seigneur, envoie
Celui qui doit venir.

Le chœur cesse.

LE PROPHÈTE.

Je retourne au désert : Dieu veuille vous bénir!

Il sort, suivi des vieux lévites, emportant les flambeaux. Le temple n'est plus éclairé que par une lampe d'airain suspendue devant le Saint des Saints. Héli reste accroupi dans un coin; Samuel le cherche des yeux.

SCÈNE V.

SAMUEL, s'avançant vers Héli.

Que fait mon père? Hélas! accroupi sur la pierre,
Comme son seul refuge, il regarde la terre...

Grand prêtre !... Non, il dort, et pourtant, ô douleurs !
De ses deux yeux fermés coulent encor des pleurs.

Revenant vers Israël.

Mon cœur, comme le sien, éclate et se déchire.
Seigneur ! l'orage aussi trouble donc ton empire ?
Que deviendra ton temple et ton pacte éternel,
Dis-moi ? Que deviendra ton fils, ton Samuel ?
Quand l'Océan, sorti de ses prisons profondes,
Accabla les humains du fardeau de ses ondes,
Si la faible colombe alors put s'abriter
Dans les flancs du vaisseau qui devait la porter,
Tranquille, jusqu'au jour où des brises nouvelles
Vers l'olivier nouveau soulevèrent ses ailes,
Cache-moi, cache-moi dans tes sacrés genoux ;
Un deuxième déluge est déchaîné sur nous.

Prenant sa harpe.

Sauve-nous, sauve-nous, grand Dieu, je t'en supplie
Au son de cette harpe, harmonieuse amie,
Par qui ton nom, trois fois dans le jour imploré,
Trois fois durant la nuit est encore adoré.
C'est avec cette harpe, ô Dieu, que mon enfance
De tes parvis déserts enchantait le silence.
Après les chants du soir, quand cette lampe et moi
Nous laissions s'écouler nos heures devant toi,
Quand, sous ses feux mourants, mes yeux lassés des veilles
Se fermaient sur le livre où je lis tes merveilles,
Je la prenais alors, et j'écoutais, penché,
Gémir dans ses fils d'or un séraphin caché,
Et, comme une âme sœur, l'invisible génie
A mon âme longtemps parlait dans l'harmonie.

Je ne soupçonnais point qu'il vécût ici-bas
Un cœur qui ne t'aimât ou ne te bénît pas :
Comment aurais-je cru dans ces jours pacifiques
Que plus tard le blasphème effrayerait ces portiques,
Et que cet air, tout plein de musique et d'encens,
Devait jusqu'à tes pieds porter de tels accents?
Chante encore, ô ma harpe, oui, chante et purifie
Cet écho qui frémit des clameurs de l'impie;
Qu'à l'heure où le sommeil pèsera sur mes yeux,
Ton hymne interrompu s'achève dans les cieux.

Il joue un instant, puis il va s'assoupir, quand, du fond du temple :

UNE VOIX.

SAMUEL!

SAMUEL, se levant et courant vers le coin où se trouve Héli.

Est-ce vous qui m'appelez, mon père?

HÉLI.

Laisse le vieil Héli pleurer dans sa poussière,
Je ne t'appelle point, un songe t'a trompé.

SAMUEL, revenant.

Pitié pour ce vieillard que ta main a frappé!
Pourquoi te déchaîner contre une herbe flétrie?
Pourquoi troubler le cours d'une eau presque tarie?
C'est incliner trop bas un visage attaché
A la tombe où demain tu le verras couché.

Il joue encore, et pour la seconde fois.

LA VOIX.

SAMUEL!

SAMUEL, se levant encore et courant vers Héli.

Oui, c'est bien votre voix qui m'éveille,

Héli ; c'est bien mon nom qui sonne à mon oreille,
Dites-moi... J'en frémis, car vous m'avez parlé
D'un ton dont malgré moi tout mon être a tremblé.

HÉLI.

Moi ! je ne t'ai rien dit.

SAMUEL.

Quel est donc ce mystère ?

HÉLI.

Va, retourne à ta couche et ferme ta paupière.
C'est peut-être ton Dieu qui se révèle à toi :
Favori du Seigneur, laisse-moi, laisse-moi.

SAMUEL, revenant.

Plus doux qu'au Sinaï ton langage murmure,
O Vérité céleste, au fond d'une âme pure;
Et tout cœur innocent, dans sa simplicité,
Est un naïf oracle où vit ta volonté.
Puissé-je être à tes yeux, comme aux yeux des lévites,
Un de ces esprits purs que parfois tu visites;
Puissé-je, indigne écho de ton Verbe divin,
Sentir passer un jour ton souffle dans mon sein,
Afin de réveiller sous leur cendre glacée
Les âmes d'Israël sans vie et sans pensée !

LA VOIX.

SAMUEL !

SAMUEL, se jetant à genoux.

Me voici, Seigneur, que voulez-vous ?

LA VOIX.

Je suis le Dieu vivant, je suis le Dieu jaloux.

C'est moi ton roi, c'est moi ton père.
Enfant, tu t'assiéras sur ce trône avili,
Quand, sur ses deux fils morts, mourra le vieil Héli.
O toi que j'ai choisi dès le flanc de ta mère,
Courbe la tête, ô Samuel :
Tu te relèveras pontife d'Israël.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

La scène représente le sommet d'une montagne, située entre le camp des Juifs et le camp des Philistins. Au fond de la scène, une forêt, au milieu, une pierre. C'est l'aube du jour. Un mage arrive avec des chefs philistins, portant un trépied ardent et des urnes, qu'ils disposent sur la pierre. Ils arrosent le trépied avec le sang contenu dans les urnes. La fumée s'élève.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN MAGE, DES CHEFS PHILISTINS.

LE MAGE.

Philistins, où sont-ils?

UN CHEF PHILISTIN.

Mage, fils de l'Aurore,
Vois-tu ces pavillons que le matin colore?
Ce sont les fils d'Héber qui campent dans les bois.
Étends la main sur eux, et maudis-les trois fois.

LE MAGE.

Elle vit donc encor, cette race ennemie,
Fange impure du Nil que l'Égypte a vomie;
Ce peuple relégué du cercle des humains,
Vil comme le limon que pétrissaient ses mains!

Promenant avec lui sa lèpre et ses mystères,
On l'a vu quarante ans rôder sur vos frontières.
Un prêtre, déserteur des autels de Memphis,
Au pillage envoyait ses soldats circoncis,
Et, comme un vieux pasteur, parmi les solitudes,
Une verge à la main, traînait ses multitudes :
Troupeau livide et nu, vers le sable incliné,
Noirci par le soleil, par la faim décharné,
Où les mères, sentant se creuser leurs mamelles,
Tendaient leurs nourrissons au ventre des chamelles.
Comme un avide essaim porté par l'aquilon,
Ils couvaient du Jourdain le fertile vallon.
Amalec le premier dit : « Je suis libre encore :
« Exterminons ce peuple avant qu'il nous dévore ! »
Et, marchant au désert, il combattit pour tous.
Amalec fut vaincu... Vous en souvenez-vous ?

Se tournant vers un groupe d'Amalécites.

Vous, derniers descendants du sang amalécite,
Vous en souvenez-vous ?

LE GROUPE.

Mort à l'Israélite !

LE MAGE.

Og et Sehon plus tard se sont aussi levés.
Que sont-ils devenus ? Guerriers, vous le savez.

Les guerriers frémissent et serrent la poignée de leurs épées.

Og et Sehon sont morts, et déjà vos ancêtres
Entendaient sous leurs murs les hymnes de leurs prêtres.
Devant ces chants, dit-on, le Jourdain recula,
Et, sur son roc tremblant, Jéricho s'écroula.

Pour les Juifs désormais les champs d'Hébron fleurirent
Et les vins d'Engaddi sur les coteaux mûrirent.
Peuples dépossédés par ces loups furieux,
Sera-ce pour toujours?

TOUS.

Non, non, par tous nos dieux!

LE MAGE.

Comment de leurs succès expliquez-vous la cause?
Petit, faible, chétif, le Juif est peu de chose;
Il est plus fou que brave : un soldat philistin
L'enlève, tout armé, dans le creux de sa main.
Pourquoi donc a-t-il pu, sur le sol où vous êtes,
Des enfants d'Énacim broyer les nobles têtes?
Pourquoi devant les nains les géants ont-ils fui?
C'est Jéhovah, son Dieu, qui combattait pour lui.

UN CHEF.

Comment le vaincre alors? Mortels comme nos mères,
Nous tomberons sous lui comme autrefois nos pères.
Je suis homme, il est dieu.

LE MAGE.

Princes, rassurez-vous;
Ce Dieu que vous craignez va combattre pour nous.

UN CHEF.

Mage, que nous dis-tu? Cela ne saurait être.
Jehovah cesserait d'obéir à son prêtre?

UN AUTRE CHEF.

S'est-il fait Philistin? Sa vieille Éternité
Voudrait-elle épouser ta déesse Astarté?

LE MAGE.

Versez encor du sang sur le brasier du mage.

Ils obéissent, une fumée s'élève vers le ciel.

Venez, chiens et vautours, accourez au carnage,
Venez lécher le sang, venez ronger la chair
Des prêtres et des rois issus du vieil Héber.

UN CHEF.

L'Hébreu pourtant hier poussait des cris de joie.

LE MAGE.

Philistin, Philistin, laisse crier ta proie!
En s'abattant demain sur leurs corps sans tombeaux,
Quel cri plus rauque encor pousseront les corbeaux...

Il reste les yeux fixés vers le ciel, et comme en délire.

LES CHEFS.

Que vois-tu dans le ciel?

LE MAGE.

Un Satan qui se lève,
Un peuple entier qui marche à l'ombre de son glaive,
Un autre enfer qui s'ouvre... O sombre Adonaï,
Tes Juifs t'ont rejeté, tes prêtres t'ont trahi;
Et, des bords du Jourdain détournant ton visage,
Tu songes à briser ce peuple, ton ouvrage...
Ta flèche est aiguisée, et ton arc est tendu,
Et l'exterminateur... Mais pourquoi souris-tu?
Et sur qui ce rayon glisse-t-il de ta face?...
C'est sur un jeune front plein d'amour et de grâce...
O peuple en vain maudit, peuple en vain réprouvé,
Le lion t'a perdu, mais l'agneau t'a sauvé!

Se tournant vers les chefs.

Les vaillants lutteront... Vous les vaincrez, mes princes;
Leur camp fût-il nombreux à couvrir dix provinces,
Ils n'ont pour protéger leurs poitrines de chair
Que le fragile abri d'un bouclier de fer.
Mais craignez cet enfant dont les mains alarmées
Se lèvent tristement vers le Dieu des armées.

UN PHILISTIN.

Mage, dis-nous son nom, et le fer que voici
Va nous en délivrer... Il est de chair aussi.

TOUS.

Oui, qu'il meure!

LE MAGE.

Insensés, si c'est par vous qu'il tombe
Sa mort pour les Hébreux vaut mieux qu'une hécatombe:
Ils auront un martyr.

UN AUTRE PHILISTIN.

Invoque alors nos dieux.

LE MAGE.

Nos dieux ne peuvent rien contre l'élu des cieux.

LES CHEFS.

Vivra-t-il?

LE MAGE.

Il mourra, croyez-en mon oracle!
La mort l'ira chercher jusqu'en son tabernacle;
Mais sans tacher nos mains son sang pourra couler;
Car c'est par un bras juif que je veux l'immoler.

LES CHEFS.

Mage, nous t'admirons... Les conseils les plus sages
Sont éclos de tout temps dans le cerveau des mages.

LE MAGE.

Il mourra... Quand enfin le Seigneur outragé
Verra son dernier juste à ses pieds égorgé,
Quand il verra son sang, répandu sur la terre,
Fumer au lieu d'encens au seuil du sanctuaire,
Doutez-vous que ce Dieu ne repousse du pied
Le peuple d'Israël comme un vil marchepied,
Et n'abandonne aux coups d'un rival qui l'abhorre
La seule nation où son nom vive encore?
Alors les chefs vaincus de nos divinités,
Jusqu'au fond du chaos jadis précipités,
Auront enfin conquis cette terre si belle;
Et la terre sera comme une citadelle,
D'où Lucifer, bravant les Anges éperdus,
Pourra leur disputer les cieux qu'il a perdus.

Ophni et Phinès paraissent d'un côté de la scène.

UN CHEF, baissant la voix, à ses compagnons.

Voici deux guerriers juifs .. Ils approchent... Silence!

Il prend deux traits, un autre l'imite.

Vite deux javelots... Tiens-toi prêt... Je commence.

LE MAGE, les arrêtant.

Arrête, Ammon, et toi, Moab, arrête aussi.
Allez à vos soldats...

LES PHILISTINS, s'éloignant, au mage.

Suis-nous.

LE MAGE.

Je reste ici.

Il se cache dans la forêt.

SCÈNE II.

OPHNI, PHINÉS.

OPHNI.

N'est-ce pas qu'un guerrier puise un mâle courage
Dans ce libre sommeil dormi sous le feuillage?
Respire à l'aise enfin : cet air plein de clarté
Aux murs d'une prison ne s'est jamais heurté.
Baigne-toi dans cet air, ô fils de l'esclavage!
Il est comme mon âme, errant, âpre et sauvage;
C'est celui de la force et de la liberté.

A Phinès, qui regarde dans le lointain.

Mais pourquoi tournes-tu les yeux de ce côté?

PHINÉS.

Vois-tu là-bas ces toits? Ce sont ceux de mon père.
Vois comme la fumée en sort bleue et légère :
C'est le premier encens que l'heureux Samuel
Avec ses premiers vœux fait monter vers le ciel.
Il le brûle sans nous... Avant ces jours terribles,
Que nos nuits dans Silo, mon frère, étaient paisibles!

OPHNI.

Retourne à ton Silo, si tu te sens trembler.
Ne me suis pas plus loin, si tu veux reculer.

Hier je me disais : « En ouvrant leur paupière,
« Les Juifs verront demain briller dans la lumière
« Deux frères, deux héros dont l'armure d'airain
« Resplendira de gloire aux rayons du matin. »
Mais qu'un homme de plus me suive ou m'abandonne,
Qu'importe? Les Hébreux me verront seul...

Approchant son cor de sa bouche.

Je sonne.
Ce bruit doit t'effrayer. Va-t'en.

PHINÈS, arrêtant sa main.

Attends encor.
Quand une fois ta lèvre aura touché ce cor,
Ni le son de ce bronze, Ophni, ni ton audace
Ne pourront désormais revenir sur leur trace.

OPHNI.

Laisse, je l'ai voulu.

PHINÈS.

Si je semble hésiter,
Ce n'est pas le danger qui me fait palpiter.
Phinès, tout comme toi, porte une âme remplie
Du mépris de la mort, ou plutôt de la vie.

OPHNI.

Alors dis-moi d'où vient...

PHINÈS.

Je n'étais pas conçu,
Qu'Héli m'avait promis au Dieu qui m'a reçu ;
Mais sous les saints dehors qui masquaient ma nature,
J'ai fait de ma jeunesse une longue imposture.

Après avoir parlé si j'écoutais mon cœur,
Je l'entendais toujours crier tout bas : « Menteur! »
Maintenant, cette voix ironique et cruelle,
Si je l'interrogeais, comment répondrait-elle?
Je suis ce que j'étais : était-il donc besoin
De faire tant de bruit et de courir si loin?
Menteur! toujours menteur!

OPHNI.

Fleur des âmes crédules,
Est-ce un frère d'Ophni qui connaît ces scrupules?

PHINÉS.

Les Hébreux vont monter. Nous dirons aux Hébreux :
« Versez pour le pays votre sang généreux. »
Tout bas nous penserons : « Aveugles que vous êtes,
« Votre sang scellera votre joug sur vos têtes. »

OPHNI, froidement.

C'est vrai.

PHINÉS.

Le Philistin vient pour les mettre aux fers;
Mais s'il lutte avec eux, c'est à fronts découverts.
Et nous, nous leur tendons un piége où leur armée
Rugira vainement de se voir enfermée.

OPHNI.

C'est vrai.

PHINÉS.

Bien moins coupable est le fils odieux
Qui caresse son père, et lui crève les yeux,
Puis l'attelle à sa meule, et charge d'une entrave
Ses genoux labourés par le fouet d'un esclave.
Que de crimes, Ophni!

OPHNI.

Je n'en commettrai plus
Quand l'homme élèvera des trônes aux vertus.

PHINÈS.

Fais-toi soldat des Juifs, ne te fais pas leur maître.

OPHNI.

Hier encore, hier je t'aurais cru peut-être;
Mais aujourd'hui...

Il sonne.

PHINÈS, tombant instinctivement à genoux.

Grand Dieu!

OPHNI.

Que fais-tu donc ici?
Es-tu son prêtre encor pour l'invoquer ainsi?
Allons, relève-toi, Phinès : un diadème
Ne tient pas sur un front qui doute de lui-même.

Phinès se relève. — Ophni sonne de nouveau. — Des cors lointains répondent.

Ma troupe me répond, écoute... Nos vallons
Ne sont-ils pas joyeux de répéter ces sons?
Accours, brave Israël! Le chant des forts succède
Aux hymnes glapissants dont le prêtre t'obsède.
Monte à nous, et souris à ce nouveau soleil :
Le clairon de la gloire a sonné ton réveil.

Des cris s'entendent.

Mes braves se taisaient et veillaient dans l'attente.
Les vois-tu maintenant s'élancer de leur tente,
En criant à travers le camp tout effaré :
« Suivez-moi, compagnons, le vengeur s'est montré! »

Ils lèvent mon drapeau... Comme il frémit de joie!
De quel air de triomphe il s'enfle et se déploie!
Pourtant hier encor ce n'était qu'un haillon
Dont les bords balayaient la fange du sillon.
Aujourd'hui le vent souffle... il flotte... un camp sans nombre
Se lève à son approche et marche sous son ombre.
Ce soir tu le verras, sur lui-même affaissé,
Des flèches des vaincus encor tout hérissé,
De ses lambeaux sanglants étalant les blessures,
Se reposer vainqueur sur un monceau d'armures.
Tel sera ton destin; marche, tu seras roi;
Marche, la récompense est grande comme toi.

Ils viennent... troupe aveugle et bandes effarées!
Que de bonds, que de cris, que de lames tirées!
Vois ondoyer là-bas l'airain, l'or et le fer.
Va, téméraire Oplini, marche sur cette mer,
Dût-elle s'engloutir! Va, cette vague humaine
Ne s'entr'ouvrira pas sous ta main souveraine;
Mais elle fera mieux, elle te portera;
Sur les marches d'un trône elle te jettera.
Puis les vents tomberont, et ses ondes vassales
Lécheront humblement le bord de tes sandales.
Tel sera ton destin; marche, tu seras roi;
Marche, la récompense est grande comme toi.

SCÈNE III.

OPHNI, PHINÈS, LE MAGE, se montrant.

Le Mage s'avance derrière Ophni, et lui met la main sur l'épaule.

LE MAGE.

Toi le roi d'Israël! Tu te trompes, jeune homme;
Car ce n'est pas Ophni que votre roi se nomme.
Devant le ciel hier un juge fut nommé;
Demain devant Jacob il sera proclamé.
Tremble que ce rival que ta grande âme ignore
Ne t'arrache un pouvoir que tu n'as pas encore.

OPHNI.

Moi trembler, imposteur! Ah! qu'il tremble aujour-
L'élu du sacerdoce, et qu'il tremble pour lui! [d'hui,

LE MAGE.

Tu ne changeras pas l'ordre des destinées.
Il doit s'asseoir parmi les têtes couronnées.
Son astre dans les cieux rayonne avant le tien.
Ton règne aussi viendra, oui, mais après le sien.

OPHNI, après avoir médité.

Soit. Mais je puis du moins abréger son empire.
Et demain, à cette heure, ô mage, on pourra dire :
Il a régné. Son nom?

LE MAGE.

C'est Samuel.

OPHNI.

Va-t'en.

SCÈNE IV.

OPHNI, seul. (Phinès regarde au bord de la scène.)

Vivra-t-il? mourra-t-il? Conseille-moi, Satan.

Il se promène un instant, puis soudain :

Il le faut, il mourra. Dieu, dont j'étais ministre,
N'as-tu pas ordonné que ton autel sinistre
D'holocaustes nouveaux fût sans cesse humecté?
J'aurai les miens aussi, sombre Divinité!
O tyran éternel, qui veux que nos prières
Avec l'odeur du sang montent des sanctuaires,
Nous allons faire ensemble un échange cruel :
Tu prenais mes agneaux, je prends ton Samuel.

Un jeune étranger, couvert d'une peau de bête fauve, s'avance.

Cherchons un meurtrier. Je vois Rhemnon paraître :
C'est l'homme qu'il me faut.

SCÈNE V.

OPHNI, RHEMNON, PHINÈS, à l'écart.

OPHNI.

Rhemnon!

RHEMNON.

Me voici, maître!

OPHNI.

Brave enfant d'Amalec, ton poignard?

RHEMNON.

Le voici.

OPHNI.

Bien. Veux-tu me servir?

RHEMNON.

Jusqu'à la mort.

OPHNI.

Merci.

Ce soir, va dans Silo. Quand la nuit sera close,
Glisse-toi sous la tente où notre arche repose.
Tu verras un lévite à sa harpe occupé...
Frappe, c'est Samuel!

RHEMNON, partant.

Il est déjà frappé.

OPHNI, pendant qu'il s'éloigne.

Si mon âme est d'un roi, ma vengeance est d'un prêtre.
Hâtez-vous maintenant de sacrer votre maître;
Moi, je le sacre aussi. Qu'il règne désormais,
Son règne sera court... Et pourtant je l'aimais.

SCÈNE VI.

OPHNI, PHINÈS, LA TROUPE D'OPHNI.

La troupe d'Ophni se précipite sur la scène, Phinès se rapproche.

UN BRIGAND.

Te voilà parmi nous! Ah! laisse tes fidèles
Grouper autour de toi leurs armes fraternelles.

UN AUTRE.

L'Hebreu monte avec nous : que l'Hébreu transporté
Te trouve dans ta force et dans ta majesté.

UN TROISIÈME.

Oui, tu seras son roi. Déjà ton air respire
L'audace du triomphe et l'orgueil de l'empire.
Je t'ai suivi souvent, mais je n'ai vu jamais
Plus de feu dans tes yeux, plus d'espoir sur tes traits.

Ophni s'assied sur le rocher, le coude sur son bouclier; sa troupe, debout, l'environne.

OPHNI.

Compagnons de mes maux, compagnons de mes joies,
Jusqu'ici nous luttions pour de chétives proies;
L'avenir est plus beau. Regardez, mes amis,
Ces coteaux verts de vigne et ces champs blonds d'épis,
Et plus loin ces sommets où l'olivier fertile
Puise un suc si fécond dans le rocher stérile;
Voyez ce peuple enfin qui tombe à vos genoux :
Il faut que dans trois jours tout cela soit à nous.
Comment réussirai-je? Amis, laissez-moi faire.
Je connais le secret de gouverner la terre.
Éblouir et tromper : voilà ce que jadis,
Quoique bien jeune encor, j'avais déjà compris.

Les chefs des Juifs entrent alors sur la scène.

SCÈNE VII.

Les mêmes, LES JUIFS.

UN GUERRIER JUIF.

Salut, vaillants, salut! Israël vous admire.
Vous qui n'attendez pas que la Judée expire,
Pour venir à son aide, et vous offrir aux traits
Qui ne vous auraient point cherchés dans vos forêts,
Montrez-nous votre chef.

UN BRIGAND.

Approche et considère
Celui qui dresse ici la tête la plus fière.

LE JUIF, allant vers Ophni.

O brave à qui les forts semblent s'être soumis,
Est-ce toi le vengeur qu'on nous avait promis?

UN BRIGAND, au Juif.

Regarde de plus près. Cette main aguerrie
Tient le fer qui, dit-on, doit sauver la patrie.

LE JUIF.

Roi du désert, descends de ton nid de rocher;
Descends, un camp plus vaste à ta voix va marcher.
Viens, commande à ton peuple, et laisse nos milices
Baiser avec transport tes mains libératrices.

LES AUTRES JUIFS.

Approchez, compagnons, le héros est trouvé;
Notre vengeur est prêt, notre peuple est sauvé.

Une foule plus nombreuse arrive; alors se levant:

OPHNI.

Écoutez-moi, guerriers. Ni moi ni tous ces braves
N'apportons le secours ou l'or de nos esclaves.
Vous voyez devant vous un peuple dédaigné,
Qui n'a jusqu'à ce jour ni servi ni régné.
Moi-même, promenant ma tente solitaire,
Je ne suis qu'un proscrit sans foyer sur la terre;
Longtemps je fus captif, et mes parents jaloux
Me laissèrent longtemps languir sous leurs verroux...
J'eus peine à m'affranchir.

LES JUIFS.

Délivre aussi tes frères.

OPHNI.

Craignez mes ennemis et leurs sourdes colères :
Avant ce soir peut-être ils viendront me chercher.

LES JUIFS, tirant leurs épées.

De ce cercle de fer qu'ils viennent t'arracher.

OPHNI.

Tous les chefs de ma race, et mes amis eux-mêmes,
Me poursuivent encor de tous leurs anathèmes.

LES JUIFS.

Sois vainqueur aujourd'hui : demain tu les verras
Jeter en se courbant leurs manteaux sous tes pas.

OPHNI.

Pour vous défendre, Hébreux, je n'ai sous ma puis-
Ni des anges du ciel l'invisible assistance, [sance

Ni la verge à qui Dieu commanda de courir,
Ni le sceptre d'Aaron qu'une nuit vit fleurir,
Ni l'os fameux qu'un jour Samson dans sa vengeance
Saisit pour châtier une profane engeance.
J'apporte seulement mon courage et mon bras.

LES JUIFS.

Ton bras vaut mieux pour nous que dix mille soldats.

OPHNI.

Aucun voyant non plus, sur ma tête rebelle,
N'a versé l'huile sainte, en disant : « Dieu t'appelle » ;
Ni prêtre ni lévite, Hébreux, ne m'a choisi.

LES JUIFS.

Le choix d'un peuple entier, c'est bien un sacre aussi.
Vengeur de nos tribus, écoute ton génie,
Écoute tes amis, écoute ta patrie :
« C'est pour me délivrer, te dit-elle à grands cris,
« Que d'un sang plus royal je t'ai formé, mon fils. »

OPHNI, montant sur le rocher.

Peuple, tu veux un chef? Je le suis, j'ose l'être.
Pendant trois jours entiers obéis à ton maître;
Ne fais qu'un avec lui ; règle dans ton courroux
Ta marche sur sa marche et tes coups sur ses coups.
Côte à côte avec lui plonge dans la mêlee.
Dans trois jours ton vengeur, regagnant sa vallée,
Du chaume paternel reprendra le sentier,
Et, couché sous sa vigne ou sous son olivier,
Regardera de loin, sous les brises divines,
Les moissons de la paix mûrir sur vos collines.

La paix! Ah! tout Jacob en jouira demain;
Mais moi... dans ce pays délivré par ma main
Je ne trouverai point de grottes assez sûres,
Où je puisse cacher ma gloire et mes blessures.
Mes rivaux...

LES JUIFS.

Nomme-les.

OPHNI.

Ils sont puissants!

LES JUIFS.

Eh bien,
Maître, leur front cent fois dépassât-il le tien,
Porté sur les pavois de toute la Judée,
Tu les domineras demain d'une coudée.

OPHNI.

Oui, demain. Mais, soldats, s'ils viennent aujourd'hui?

LES JUIFS.

Israël s'armera pour qui s'arme pour lui.

OPHNI.

Vous me défendrez donc?

LES JUIFS.

Nous le jurons!

OPHNI.

Dussé-je
Vous paraître marqué du sceau du sacrilége
Par des hommes à qui — vous le croyez du moins —

Dieu parlait... il est vrai que c'était sans témoins...
Me défendrez-vous?

LES JUIFS.

Quoi?

OPHNI.

Dussent trente prophètes
Du haut de ces sommets croasser sur nos têtes;
Dussiez-vous voir un jour s'avancer contre nous
Les trompettes d'airain qui sonnaient devant vous,
Me suivrez-vous toujours?

LES JUIFS.

Que dis-tu, capitaine?

SCÈNE VIII.

Les mêmes, LE PROPHÈTE, amené, couvert de chaînes, par deux compagnons d'Ophni.

LES JUIFS.

Seigneur, un prisonnier!

OPHNI.

Quel est-il?

LES JUIFS.

On l'amène.
C'est un grand vieillard chauve, et de haillons vêtu.
Regardez.

OPHNI, l'apercevant.

Encor lui!

LES JUIFS.

Maître, qu'ordonnes-tu?

LE PROPHÈTE, à Ophni.

Que vois-je? Ophni se trouble, et mon aspect le gène!
Pourtant Ophni triomphe, et je porte sa chaîne...
Que craint-il?

OPHNI.

Loin de nous, hôte affreux des déserts!
Des captifs comme toi déshonorent mes fers.

UN JUIF.

Va-t'en chez l'ennemi qui peut-être t'envoie!

UN AUTRE.

Aux vautours tes amis va-t'en porter leur proie!

UN TROISIÈME.

Va-t'en sécher plus loin sur ces rocs escarpés!

Ils le menacent.

LE PROPHÈTE, aux Juifs.

Où suis-je? Répondez, vous qui m'enveloppez.

LES JUIFS.

Chez les Juifs.

LE PROPHÈTE.

Chez les Juifs? Non, non, j'en doute encore.
Autrefois, quand les Juifs voyaient briller l'aurore,

Ils pliaient le genou; puis, unis et serrés,
Ils se mettaient en marche au bruit des chants sacrés.
Mais qu'aperçois-je ici? Quels sont ces cris sauvages?
Quels nouveaux habitants ont peuplé nos rivages?
Ce ne sont plus des Juifs.

LES JUIFS.

Homme d'autres climats,
Que viens-tu parler d'hymne à qui marche aux [combats!

LE PROPHÈTE.

Ils combattaient aussi, les Juifs dont j'ai mémoire;
Chacun de vos vallons leur coûte une victoire. [bler;
Ils marchaient comme vous, et marchaient sans trem-
Car, sur un mont voisin, ils pouvaient contempler,
Entre deux jeunes gens qui voilaient leurs visages,
Les deux bras d'un vieillard tendus vers les nuages.
Et lorsque ce vieillard laissait tomber ses bras,
Ils s'écriaient : Victoire! et ne se trompaient pas.
Mais, sur tous ces sommets, ô nation flétrie,
Mon regard vainement cherche un sage qui prie.
Où donc est la Judée? Elle n'est pas ici.

OPHNI.

Je t'ai laissé parler : je veux parler aussi.
Dites, vaillants soldats, dites, race aguerrie,
Qu'entend-on par ces mots, et Judée, et patrie?
Est-ce un oisif essaim qu'on se plaît à nourrir
De fruits que ses sueurs n'ont jamais fait mûrir?
Brisons, brisons sans peur leurs trames hypocrites;
Les dards échapperaient à leurs mains décrépites.

Les a-t-on vus s'armer depuis ce jour affreux
Ou les restes épars de vingt-trois mille Hébreux,
Pour consacrer leur règne et votre servitude,
Semèrent du Sinaï la vaste solitude?
Sachez-le, la patrie, amis, c'est vous, c'est moi :
Nos armes sont sa force et nos ordres sa loi.

LES JUIFS.

La Judée est à nous; chassons, chassons loin d'elle
Ce peuple ténébreux qu'elle couve et recèle.

LE PROPHÈTE.

Tu veux chasser ton Dieu, Jacob; mais c'est en vain,
C'est en vain que tu veux l'arracher de ton sein.
Si tu veux à tout prix en perdre la mémoire,
Des mains de tes enfants arrache ton histoire;
Brise tes vieux tombeaux, ingrat; ce nom proscrit,
Sur leur seuil vénéré, dans le roc est écrit.
Fuis la Judée enfin : chacune de ses pierres
Redit ce que son bras fit jadis pour tes pères.
Que dis-je? Dans ton cœur fais naître un sang nouveau.
Le tien était à lui, même avant ton berceau :
Sara, se sentant mère, au Seigneur des armées
Consacra les tribus dans son flanc renfermées.

UN JUIF.

Ce vieillard me fait peur!

OPHNI.

Ami, tu parles bien :
Si ta fable était vraie, il n'y manquerait rien.
Pourquoi nous rappeler, rêveur à tête grise,
Et le sang de Jacob et le Dieu de Moïse?

Si ce sang toujours jeune et toujours immortel
Tressaille encore au bruit des malheurs d'Israël,
Bat-il plus généreux dans vos veines flétries,
Qu'en nos tempes longtemps par le casque meurtries?
Quant au dieu Jéhovah, s'il nous faut l'adorer,
Sans votre encens vénal nous saurons l'honorer;
Car nous lui brûlerons sur un bûcher immense,
Formé de chars brisés et de tronçons de lance,
Les rois des Philistins sur leurs trônes couchés,
Et leurs mages par groupe à leurs dieux attachés;
Et si tu ne veux pas que ton visage blême,
Aux rires de ce peuple, y monte aussi lui-même,
Admiré tout à l'aise, et peut-être suivi
Du troupeau tout entier des enfants de Lévi,
N'ajoute pas un mot!

LE PROPHÈTE.

Moi, j'attends pour me taire
Que toute vérité soit morte sur la terre.

Aux Juifs.

Hébreux, si vous voulez rompre avec Dieu, pourquoi
Chez ceux qui sont à lui prenez-vous votre roi?

Il s'approche d'Ophni.

Lève ton casque, Ophni!

Il lui porte la main au front. Aux Juifs.

Cet homme qui blasphème
Cache en vain sous son casque un front marqué du [chrême;
Le sceau du prêtre est là.

OPHNI.

Silence, et loin d'ici!

LE PROPHÈTE.

Je reste, et veux parler.

OPHNI, prenant le Prophète.

Reste, et parle à ceci.

LES JUIFS.

Que fais-tu?

Descendant du rocher, et trempant un dard dans le sang.

OPHNI.

Je vous sauve, amis! Sur nos milices
Déjà cet enchanteur jetait ses maléfices;
Mais l'enchanteur est mort, et son charme avec lui :
Voilà comme on échappe aux trames de Lévi!

LE PROPHÈTE, mourant.

O terre, cache-moi! Soleil, voile ta tête!
Ne montre pas à Dieu la mort de son prophète.

Tendant les bras.

Que ce sang soit, Seigneur, précieux devant vous!

Il meurt.

OPHNI, lançant au ciel son dard trempé dans le sang.

Qu'il retombe sur moi!

LES SIENS, l'imitant.

Qu'il retombe sur nous!

Tous, en s'éloignant, passent devant le Prophète, les uns trempant la pointe de leurs épées dans son sang, la plupart détournant la tête. Arrivent les lévites, qui se rassemblent autour de la victime et chantent après un moment de silence.

CHOEUR.

TOUS.

Voilà comme la terre a reçu tes apôtres!
Mais eût-elle égorgé le dernier de tes saints,
Seigneur, le rocher même en enfanterait d'autres
Pour tonner sur les assassins.

UN VIEUX LÉVITE.

C'est en vain que des rois la haine frémissante
S'efforce de tuer ta vérité naissante
Sur les lèvres de ton héraut :
Ta vérité, Seigneur, qu'ils ont crue étouffée,
Ils l'entendront demain crier sur leur trophée :
On ne t'enchaîne pas, ô Verbe du Très-Haut.

UN JEUNE LÉVITE.

Grand Dieu! tu sais jusqu'où vole
Le dernier cri qu'un martyr,
Pour annoncer ta parole,
Mêle à son dernier soupir.

TOUS.

Mais malheur à celui par qui ton saint succombe!
Comme son poing battra son front désespéré!

UN VIEUX LÉVITE.

Quand l'un de tes messagers tombe,
Que son corps pâle et déchiré
Ne trouve pas même une tombe
Sur le sol qui l'a dévoré.
Alors, venu de l'autre vie,
Un de tes Séraphins dans une coupe d'or
Recueille avec pitié son sang qui fume encor,
L'apporte devant toi, le répand et s'écrie :
« Vengeance! » Ce cri sombre, éclatant dans le ciel,
Roule de harpe en harpe à ton trône éternel.

CHŒUR DES VIEUX LÉVITES.

Tremblez, car elle est réprouvée,
La nation que le Seigneur
Vient chancelle tout abreuvée
Du sang de son ambassadeur.

LE VIEUX LÉVITE.

La foudre attend, le ciel écoute :
Dieu, prenant la coupe en sa main,
En verse la dernière goutte
Sur les yeux du peuple inhumain.
Ce peuple alors se lève, aveugle et plein d'alarmes,
Pareil à Madian qui tout à coup s'enfuit
Et contre lui tourna ses propres armes,
Quand Gédéon brandit sa torche dans la nuit.

UN AUTRE.

Il s'agite, il chancelle, il court comme un homme ivre,
En demandant de tout côté
Un nouveau chef qui le délivre
Du fardeau de sa liberté.

UN AUTRE.

Où va-t-elle sans toi, ta nation chérie ?
Comme un troupeau mourant qui jonche la prairie,
Elle campe sous le soleil.
Les uns se sont cachés pour pleurer leur patrie,
D'autres après l'orgie ont cherché le sommeil.
Les enfants ont dit à leurs mères :
« Ramenez-nous vers les ruisseaux
« Qui murmuraient jadis autour de nos berceaux. »
— « Buvez vos pleurs, ont répondu leurs pères ;
« Buvez vos pleurs, mais gardez-vous
« De frapper à la porte où l'on frappe à genoux. »

CHOEUR DES VIEUX LÉVITES.

Tremblez, car elle est réprouvée,
La nation que le Seigneur
Voit chanceler tout abreuvée
Du sang de son ambassadeur.

CHOEUR DES JEUNES LÉVITES.

Espérez, car elle est sauvée :
De ce sang va germer une moisson d'élus.
Elle est acquise à Dieu; Dieu ne l'oubliera plus.

UN JEUNE LÉVITE.

Bienheureuse la terre ainsi fertilisée !
Bienheureux le sommet qui boit cette rosée !
Nations de la mer, empires ignorés,
Tressaillez de bonheur, tressaillez dans vos îles,
Quand dans tous vos vallons et dans toutes vos villes
Auront du sang martyr coulé les flots sacrés.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Même scène qu'au second acte. On voit Samuel, les bras tendus vers le Saint des saints. Onias entre.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAMUEL, ONIAS.

ONIAS.

La nuit vient, Samuel. Assez longtemps, mon frère,
Cet autel insensible a reçu ta prière;
Et la longue fatigue, empreinte dans tes yeux,
Fait vaciller tes bras élevés vers les cieux.
Va dormir. Onias continuera ta veille.

SAMUEL.

Quand Jacob va périr, tu veux que je sommeille!
Jacob eût-il vaincu, si Moïse endormi
Sur son roc autrefois n'eût prié qu'à demi?
Prions, prions tous deux dans ces heures fatales,
Jusqu'à ce que nos mains retombent sur ces dalles.

ONIAS.

Non, ne fatigue plus le ciel de tes sanglots;
Les malheurs que tu crains, Samuel, sont éclos.

Ta prière, dis-moi, t'empêchait donc d'entendre
Les cris que nos vieillards ont hurlés sous la cendre?
Apprends, apprends enfin que Juda s'est uni
Par un pacte exécrable au lévite banni;
Et le sang du prophète est l'horrible baptême
Dont le sinistre Ophni s'est arrosé lui-même.

SAMUEL.

Pourquoi sortir, Voyant, de ton antre ignoré,
Si tu devais mourir après m'avoir sacré?
Ont-ils livré combat?

ONIAS.

Du côté de l'aurore,
Un bruit lointain et sourd ce soir grondait encore.
Les vautours, s'appelant sur nos coteaux déserts,
Avec des cris affreux ont traversé les airs,
Et, glaçant de terreur les mères alarmées,
Ont volé vers la plaine où luttent nos armées.

SAMUEL.

Personne n'est venu?

ONIAS.

Personne.

SAMUEL.

Avance, et vois.
Quelqu'un approche-t-il? N'entends-tu pas des voix?

ONIAS.

Ce sont nos chefs en deuil qui pleurent... La nuit tombe,
Sourde comme la mort, lourde comme la tombe,

Nuit qui peut-être entend sous ses voiles glacés
Râler nos bataillons dans leur sang dispersés.

On entend des cris de douleur au dehors.

Azer arrive, écoute !

SCÈNE II.

Les mêmes. AZER, entrant suivi d'autres lévites et d'HÉLI.

LES LÉVITES.

O messager, raconte
A nous notre malheur, à notre Dieu sa honte.

HÉLI, bas à Azer.

Ophni vit-il encore ?

AZER.

Il vit.

HÉLI.

Dis-le tout bas,
Ami, pour que ces murs ne le comprennent pas.

AZER.

Le prophète était mort. La terre ensanglantée
Sur ses restes sacrés par nos mains fut jetée :
Il n'eut pas d'autre tombe et pas d'autre linceul.
Puis chacun descendit, et je demeurai seul.
Un cri part... je regarde : à travers un nuage,
Les Juifs sur l'ennemi fondent comme un orage ;

Mais l'ennemi se serre et montre un front d'airain.
Ophni frappe... son dard se brise dans sa main.
On tremble ; mais, heurtant son bouclier sonore :
« Si mon dard est brisé, mon bras est ferme encore »,
Dit-il; et, saisissant un roc sans sourciller,
Il le lance au rempart qui ne veut pas plier.
Le mur gronde et fléchit... Comme un plongeur dans [l'onde,
Il saute tout armé dans la brèche profonde,
L'élargit de ses coups, et, foulant les soldats,
Comme de vils roseaux qui craquent sous ses pas :
« Avancez, avancez! » criait-il à l'armée.
La brèche en vain deux fois sur lui s'est refermée ;
Il échappe, il replonge, et crie : « Imitez-moi ! »
Qu'il serait grand, Seigneur, s'il combattait pour toi !

LES LÉVITES.

Sanglotez, fils d'Aaron, frappez votre front chauve.
Faut-il qu'Ophni soit roi, pour qu'Israël se sauve !
Seigneur, un saint t'annonce, il est sacrifié;
Un rebelle te brave, il est glorifié.

AZER.

Un nouveau cri d'horreur éclate... Sur nos ailes
Viennent fondre des chars armés de faux mortelles...
Bientôt je ne vois plus que soldats effarés,
Qu'essieux rebondissants, que chevaux égarés,
Et l'armée, effrayée et presque ensevelie,
Comme un serpent blessé, se roule et se replie.
Elle se rapprochait, et des rangs confondus
Déjà sortait ce cri : « Les Hébreux sont vaincus!
« — Vaincus! s'écrie Ophni : quel traître l'ose dire ?

« Non, vous ne l'êtes pas, tant que ce sein respire.
« Ne vit-on plus briller dans nos champs désolés
« Qu'un fer de lance étreint par ces bras mutilés,
« Notre indigne vainqueur, doutant de sa victoire,
« N'oserait dans Gaza sonner trop haut sa gloire. »
Au flanc de la montagne, il s'écrie : Arrêtez !
Sa troupe de nouveau se range à ses côtés.
L'ennemi ne se sent pas assez téméraire
Pour braver le lion dans son dernier repaire.
« O guerriers, dit Oplmi, guerriers, rassurez-vous.
« Le démon de la guerre est un démon jaloux ;
« Mais je veux, cette nuit, pour le rendre propice,
« Non loin de ces sommets, offrir un sacrifice.
« Laissez les Philistins planter leurs pavillons,
« Fiers de pouvoir enfin marcher sur nos sillons.
« Ils marchent sur leur tombe ! » Et posant son épée,
Il va s'asseoir au bord d'une roche escarpée,
Contemplant tour à tour d'un regard soucieux
Et la plaine, et l'armée, et lui-même, et les cieux.

LES LÉVITES.

Quelle victime, Azer, immolera le traître ?
Se ressouviendrait-il qu'il est fils du grand prêtre ?
Se repentirait-il ?

AZER.

Amis, ne croyez pas
Qu'un tel esprit jamais revienne sur ses pas.
Vainqueur, il eût peut-être abandonné sa haine ;
Vaincu, jamais. Sa honte à son crime l'enchaîne.
Son orgueil désormais est son plus cher trésor ;
L'ingrat, même en mourant, nous braverait encor.

HÉLI.

Assez, méchants vieillards, laissez parler un père.
Vous êtes donc pétris de fiel et de colère !
Oui, tu vaincras, Ophni, gloire du sang hébreu :
J'envoie à ton secours et mon arche et mon Dieu.

Aux lévites qui l'écoutent stupéfaits.

Et vous, obéissez, je suis pontife encore.
Prenons l'arche avec nous, partons avant l'aurore,
Allons sauver mes fils et sauver Israël.

AZER.

Héli, c'est ton désir : est-ce celui du ciel ?

Les lévites regardent avec terreur vers le Saint des saints.

HÉLI.

Allez : le Philistin, hérissé d'épouvante,
En s'enfuyant criera : « Leur Dieu sort de sa tente. »
Allez, que la trompette, éclatant dans Silo,
Des malheurs d'Israël prolonge au loin l'écho.
Une torche à la main, de demeure en demeure,
Allez et rassemblez notre tribu qui pleure;
Que nos adolescents, nos frères, nos amis,
S'élancent de leur couche et volent à vos cris,
Si toutefois, après ces heures meurtrières,
Quelqu'un d'eux a déjà clos ses lâches paupières.
Partons : pour moi, prenant Samuel par la main,
Des tentes de mes fils je suivrai le chemin.
Devant ma tête chauve et son jeune visage
Vous verrez les genoux fléchir sur mon passage,
Et le superbe Ophni, touché de nos douleurs,

Incliner en pleurant son casque sous nos pleurs.
Viens, viens, o Samuel : ta main douce et légère
Saisira le lion par sa rude crinière,
Et, sur le seuil ému de ce temple attristé,
Tu le ramèneras, frémissant et dompté,
Dompté, mais glorieux, et traînant à sa suite
Les flots reconnaissants du peuple israélite,
Et la victoire, et l'or, et les fils des vaincus :
Le Seigneur apaisé ne l'en frustrera plus.

AZER.

Plût au ciel que nous-même, après son dernier crime,
Pussions nourrir encor l'espoir qui vous anime!
Hélas! si vous l'aviez entendu ce matin!...

HÉLI.

Oui, je veux espérer. Jusqu'à ce que sa main
M'ait, d'un coup parricide, enlevé la lumière,
L'espoir de son retour fera vivre son père.

AZER.

Je ne veux point ici, grand prêtre, vous braver;
Mais vous allez nous perdre, hélas! sans le sauver.

HÉLI.

Hommes forgés d'airain! Hier, pour l'anathème,
Lévi, comme un seul homme, a surgi de lui-même;
Aujourd'hui la pitié, le pardon et l'oubli
Ne trouvent que la voix du déplorable Héli.

AZER.

C'est Dieu...

HÉLI.

Si je savais que Dieu te fût semblable,
J'abdiquerais ce soir son culte impitoyable.
Crois-tu faire épouser ta rancune au Seigneur?

SAMUEL.

Héli, prêtez l'oreille à votre serviteur.

HÉLI.

Jusqu'à toi!

SAMUEL.

Connaissez la vérité cruelle
Qui fait trembler encor ma voix qui la révèle;
Hier, vous le savez, je veillais près de vous,
La lampe du saint lieu brûlait seule avec nous.
Tout à coup une voix, formidable et sévère,
M'appelle... et moi, deux fois, je cours à vous, mon père.
Deux fois vous m'avez dit : « Retourne et dors. » La
Se fit entendre alors pour la troisième fois. [voix

TOUS.

Grand Dieu!

HÉLI.

Qu'attendais-tu, mon fils, pour m'en instruire?

SAMUEL.

La voix m'a révélé... Ciel! comment vous le dire?
C'est trop affreux.

HÉLI.

Le doute est encor plus cruel.
Parle.

SAMUEL.

Pleurez vos fils et plaignez Samuel!

HÉLI.

Tu me trahis aussi, perfide!

SAMUEL.

Je le jure
Par le trône éternel du Roi de la nature,
Par les pleurs de ma mère et ses chastes amours,
Par le lait dont son sein nourrit mes premiers jours,
Si la voix dont alors trembla cet édifice
D'un esprit ténébreux n'était point l'artifice,
Votre race est maudite, et ne peut échapper :
Dieu remuerait le monde, afin de la frapper.
Dussent-ils abriter leurs têtes réprouvées
Derrière le roc même où nos lois sont gravées;
Dussent les Séraphins, pour défendre leurs jours,
De tous leurs escadrons leur prêter le secours,
Vos deux fils périront! Prêtre du Dieu terrible,
Si l'aspect de leur chute est pour vous trop horrible,
Voilez votre visage, et pleurez à genoux,
Quand l'Exterminateur passera devant vous.
Qu'irait faire notre arche à travers ces épées
Du sang du Solitaire encor toutes trempées?
Espérez-vous forcer le ciel à s'allier
A ceux par qui son saint s'est vu sacrifier? [sommes,
Non, non, ne mêlons point, imprudents que nous

La cause du Seigneur à la cause des hommes.
Nous n'avons pas reçu les tables de la loi
Afin d'en faire un jour le bouclier d'un roi ;
Ce n'est pas pour aider l'assassin des prophètes
Que l'huile du Seigneur a coulé sur nos têtes.
Restons, restons, mon père, au fond de ces parvis.

HÉLI, déchirant ses habits.

Oui, restez et tissez le linceul de mes fils,
Implacables vieillards, dont l'âme enveninée
S'est dit : « Meure avec nous et Jacob et l'armée,
« Mais que jamais Ophni ne règne parmi nous! »
Et toi, leur espérance, adolescent jaloux,
Qui déjà dans ton âme as calculé peut-être
Combien de jours encor peut souffrir le grand prêtre,
Et combien de degrés il te reste à gravir
Pour atteindre l'autel que tu me veux ravir;
Toi que mon fils aimait, toi qu'on voyait naguère
T'enorgueillir tout haut de t'appeler son frère,
Monte à ce tribunal, et juge nos tribus;
Porte ce sceptre : Héli ne le portera plus.
O serviteurs courbés sous le tyran céleste,
Suivez ceux qu'il chérit, chassez ceux qu'il déteste;
De boue et de mépris venez tous me couvrir;
Ne me laissez pas même un rocher pour mourir :
Vous lui plairez ainsi. Pour moi, couvert de cendre,
Au tombeau de mes fils je n'ai plus qu'à descendre.
Que ferai-je avec vous?

SAMUEL, pleurant.

Mon père, jusqu'ici
Que vous avons-nous fait pour nous parler ainsi?

HELI.

Tu pleures, Samuel! C'est cet enfant timide
Que Dieu veut vous donner pour sauveur et pour [guide,
O tribus d'Israel! Un enfant dont le cri
Semble encor réclamer le lait qui l'a nourri!
Il pleure!... Mon Ophni, ce ne sont pas des larmes
Qui mouillaient aujourd'hui tes cheveux et tes armes.
Toi seul es grand, Ophni! Pour régner après moi,
Dieu ne peut rien trouver qui soit égal à toi.

Heli sort. Les lévites se regardent indécis.

SAMUEL.

Obéissons, nos fils ne diront pas : « Nos pères
« Jadis pesaient nos lois et les trouvaient légères. »

LES LÉVITES.

Tu dis vrai, Samuel, obéissons.

SAMUEL.

Allez,
Et ramenez ici nos amis rassemblés.

Ils sortent. Samuel reste seul.

SCÈNE III.

SAMUEL.

Que ne suis-je, ô mon Dieu, la victime propice,
Qui rougit de son sang l'acier du sacrifice,
Et dont le cœur, offert sur vos brûlants trépieds,

Après qu'il ne bat plus, se consume à vos pieds!
De quoi pourra servir mon inutile vie,
Si ce n'est d'holocauste à ma triste patrie?
Sauve-la, dites-vous? Seigneur, je me soumets,
Mais, voyez-le, je suis plus faible que jamais.
Que peut faire un roseau qui sous le vent murmure?
Mes jeunes bras ploieraient sous le poids d'une armure;
Ma langue balbutie, et mes tristes discours,
Comme des traits perdus, me reviennent toujours.
Quel lugubre avenir! Prêtre des funérailles,
Dois-je traîner ce lin dans le sang des batailles?
Est-ce au feu du brasier qui dévore Israël
Que je dois rallumer la flamme de l'autel?
La mort m'ouvre la voie, et les premiers cantiques
Dont ton jeune pontife emplira ces portiques
Seront l'hymne de mort du malheureux Héli,
Que ses fils n'auront pas, hélas! enseveli!
Comment te ramener à nos tribus dispersées?
Sous quel nom rallier ces bandes insensées?
Car le tien les irrite, et leur chef a juré
D'effacer pour toujours ce nom du sol sacré.
O patrie! Ah! pour nous en est-il une encore?
Notre patrie, ô Maître, est celle où l'on t'adore :
Ce sera le désert, quand les ingrats humains
De toutes leurs cités auront chassé tes saints.

. . . . . .

Bel archange déchu, deuil de la tribu sainte,
Comment es-tu tombé, comme une étoile éteinte?
Comment t'es-tu sitôt lassé du temps béni
Où nous vivions heureux, où tu m'aimais, Ophni;
Où Samuel et toi, fils du même héritage,

Comme deux oliviers, confondaient leur ombrage?
Hélas!...

Pendant ces derniers vers, Ophni, la visière baissée, a paru sur le seuil, où il s'est arrêté en écoutant Samuel.

SCÈNE IV.

SAMUEL, OPHNI.

OPHNI.

Ce temps n'est plus, Samuel!

SAMUEL, effrayé.

Ciel! c'est toi!
Qui te ramène ici?

Il recule.

OPHNI.

Ne t'enfuis pas de moi.
Vois, l'archange tombé vient entre deux batailles
Rôder, seul dans la nuit, autour de tes murailles.

SAMUEL.

D'où vient que tu gémis sous ce casque abaissé?
Est-ce enfin le remords, Ophni, qui t'a blessé?

OPHNI.

Oui, c'est un long remords que ce cœur se prépare;
Enfant, donne du moins ton pardon au barbare.

SAMUEL.

Moi! tu ne m'as rien fait.

OPHNI, plus haut.

Ton pardon!

SAMUEL.

Assassin,
Ce n'est pas Samuel qu'a tué cette main.
C'est Dieu qu'il faut prier, bourreau de son prophète.

OPHNI.

Un autre sacrifice en ce moment s'apprête!
O temple que ma voix ne peut trop blasphémer,
Ton seuil d'un sang chéri doit donc toujours fumer?

SAMUEL.

De quel sang?

OPHNI.

Sur ce seuil, un jour, tu te rappelles,
Ta mère vint offrir deux colombes jumelles;
L'une d'elles, craintive et s'échappant soudain,
Vint avec un doux cri se blottir dans mon sein.
Et moi je pris l'oiseau : d'une main caressante
Longtemps je réchauffai sa plume frémissante,
Puis l'étouffai... Ta mère à Dieu l'avait promis.
Pourquoi ta mère à Dieu promit-elle son fils?

SAMUEL.

Quand ton bras vient d'abattre une telle hécatombe,
Veux-tu, rude guerrier, pleurer une colombe?

OPHNI.

C'est sur ce même seuil que le triste Jephté,
Son enfant à la main, un jour s'est présenté.

Il embrassa sa fille, et, blasphémant peut-être,
Tremblante, il la poussa sous le couteau du prêtre.
Elle était pourtant belle et jeune comme toi,
Et, mourante, à ses sœurs, elle disait : « Pourquoi,
« Pourquoi trancher ainsi la fleur prématurée
« D'une virginité pendant deux mois pleurée? »
Qu'importait sa jeunesse? Esclave de son vœu,
Son père d'un baiser l'avait sacrée à Dieu.

SAMUEL.

A l'antique Jephté faut-il que tu reviennes?
Laisse en paix sa victime, et gémis sur les tiennes!

OPHNI.

Pourquoi l'affreux vieillard à toi s'est-il montré?
Samuel, Samuel, pourquoi t'a-t-il sacré?
Dis, ne pourrais-tu pas, tête que j'ai bercée,
Effacer de ton front l'huile qu'il a versée?

SAMUEL.

Oui, je le sais, je porte un redoutable sceau :
Hélas! Dieu m'en accable au sortir du berceau!

OPHNI.

Peigne tes longs cheveux; voici l'autel : approche,
Monte, jeune pontife, un sacrifice est proche...
Adieu!... Le fer s'aiguise, et l'agneau va tomber...
Adieu!... Mais devant toi laisse-moi me courber.
Avant que pour toujours le maudit t'abandonne,
Enfant, dis au maudit : « Va-t'en, je te pardonne! »

Il courbe un genou devant Samuel.

SAMUEL.

Tu délires ! Quoi donc? Ophni s'est incliné?

Mettant ses mains sur les épaules d'Ophni.

Je ne t'ai point compris, mais je t'ai pardonné.

OPHNI, se relevant.

Assez, je pars... Adieu !

SAMUEL.

Mais quand te reverrai-je?

OPHNI.

Jamais !

SAMUEL, voulant le retenir.

Écoute.

OPHNI.

Adieu !

SAMUEL

Va donc, ô sacrilége !

Que Dieu de ton destin veuille te préserver !

OPHNI.

Dieu peut me perdre, enfant, mais ne peut te sauver.

Il part à grands pas. Les lévites reviennent avec le chœur et Azer.

SCÈNE V.

SAMUEL, LES LÉVITES.

AZER.

Qui donc vient de sortir?

SAMUEL.

Un malheureux lévite
Que le délire égare et le remords agite,
Et qui n'aperçoit plus, dans ses pressentiments,
Que des couteaux levés et des autels fumants.

AZER.

Qu'importe! Il faut partir. Mais quel bras téméraire
Osera dévoiler le fond du sanctuaire?
Sur le seuil de ce lieu par notre arche habité,
Le pontife lui-même a souvent hésité.

A Samuel et à Onias.

Abordez les premiers ces ombres menaçantes,
Vous dont les jeunes mains sont encore innocentes.

Samuel hésite un instant, puis s'avançant vers le voile avec Onias.

SAMUEL.

Pardonnez, Dieu terrible, et voyez sans courroux
Le fils de votre Anna s'avancer jusqu'à vous.

Aux lévites.

Foulez avec terreur ces lieux inaccessibles;
Entrez, j'attends ici.

(Onias et Samuel soulèvent le voile. On entrevoit l'arche et les chérubins dans l'ombre. Les vieux lévites entrent... Le voile retombe. Samuel se rapprochant de l'autel.)

Sur ces marches paisibles,
Je venais, chaque nuit, ou chanter ou m'asseoir :
Il faut quitter ma place et ma harpe ce soir.

Je pars, un chant d'adieu, ma compagne... J'ignore
Si Samuel un jour doit te toucher encore...

(Il prend sa harpe et joue... Onias jette l'encens sur les brasiers sacrés, puis regarde au dehors avec terreur... Dans le lointain on entend les rumeurs de Silo et, par intervalles, la trompette d'alarme. Alors Rhemnon, le sicaire, s'avance, hésite, enfin s'approche de Samuel, le poignard levé.)

RHEMNON.

Meurs, c'est au nom d'Ophni !

(Mais comme il va frapper, les trompettes éclatent au fond du temple, le voile s'ouvre et laisse voir, tout environnée de lumière, l'arche sur les épaules des vieux lévites. Alors Rhemnon laisse tomber son poignard, et, reculant, s'écrie :)

Grâce, dieux d'Israël !
Je serai le vengeur de votre Samuel !

Il sort.

SAMUEL.

Voilà la faute, Ophni, que je t'ai pardonnée !
Providence toujours vers le faible inclinée,
J'avais offert mes jours : tu n'en as pas voulu.
Achève tes desseins, et conduis ton élu.

Il se joint au cortége, qui part en chantant le chœur suivant :

CHOEUR.

TOUS.

Dieu d'Abraham, sors de ta tente :
Poursuis le volage Israël ;
Fais gronder ta voix éclatante
Sur les déserteurs de l'autel.

VIEUX LÉVITES.

Portez ce saint fardeau, mains que l'âge a brisées ;
Promenez-le sans vaciller

A travers les lances croisées
Et les casques d'airain pétillant sous l'acier.

LES JEUNES LÉVITES.

Où nous entraînes-tu, nous et notre patrie?
Seigneur, est-ce à la mort, Seigneur, est-ce à la vie
Que ton peuple marche aujourd'hui?
Il va comme un troupeau sans mère,
Tout aveuglé par la poussière
Qu'il fait voler autour de lui.

UNE VOIX.

Qu'ai-je à craindre avec toi, Maître de la nature?
L'orage d'ici-bas n'atteint pas ta ceinture;
Tu ne partages pas l'effroi du genre humain.
Quand nos cris de tes cieux vont ébranler la voûte,
Tu nous entends crier, comme le pâtre écoute
Crier un nid d'oiseaux dans le creux de sa main.

UNE AUTRE VOIX.

Tremblais-tu, dis-le-nous, quand, sous ta jeune écume,
L'impétueux mer, aux premiers jours du ciel,
Jaillit en bondissant du giron maternel?
Quand ta main doucement l'enveloppa de brume,
Et, calme, l'endormit dans son lit éternel?

UNE TROISIÈME VOIX.

Quand plus tard les géants, ces âmes trop sublimes,
Léviathans nouveaux flottant sur les abîmes,
De leurs immenses bras fendaient les grandes eaux;
Ce jour où le Liban les voyait sur ses cimes
Échouer comme des roseaux?

UN JEUNE LÉVITE.

Tremblerais-tu, dis-nous, quand un peuple en démence
Nous viendrait assiéger dans ces murs sans défense?
Quand les torches déjà voleraient dans les airs?
Non, tu frayerais d'un geste une route à cette arche,

Comme à celle où jadis voguait le patriarche,
Nouvel Adam de l'univers.

TOUS.

Bienheureux ceux qu'avant l'orage
La nef propice aura reçus !
Quand la mer rompra son rivage,
Sa porte ne s'ouvrira plus.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

Même scène qu'au troisième acte. Phinès est couché, la tête appuyée à un tertre, non loin du rocher. C'est la première aube du jour. Au fond de la scène on peut voir les soldats hébreux qui dorment encore, la tête sur leurs boucliers.

SCÈNE PREMIÈRE.

OPHNI, PHINÈS.

OPHNI, debout, réveillant Phinès.

Tu dors, Phinès?

PHINÈS.

Pourquoi m'éveilles-tu, mon frère?
Je veux finir ma nuit : si c'était la dernière !

OPHNI.

O trop heureux Phinès, qui peux encor dormir!

PHINÈS.

Le timbre de ta voix, Ophni, me fait frémir.

OPHNI.

Quand j'habitais là-bas nos froides gémonies,
Mes nuits avaient déjà leurs longues insomnies,
Mais je n'entendais pas un enfant abattu
S'écrier en mourant : « Mon frère, que fais-tu? »

Mais je ne voyais pas sous ma main meurtrière
Un crâne à cheveux blancs rouler dans la poussière.

PHINÈS.

C'est l'effet de la nuit : le jour va dissiper
Les songes dont ton âme aime à s'envelopper.

OPHNI.

Frère, quand tu sauras pourquoi ma face est blême,
Ne crains pas de trembler, car j'ai tremblé moi-même.
Avant de reposer mes membres las du jour,
Hier soir, de mon camp j'ai fait deux fois le tour.
Leurs lances à leurs pieds, leurs manteaux sur leurs faces,
Mes compagnons épars dormaient dans leurs cuirasses :
« Imite-les », me dis-je ; et je vins partager
Le sommeil où ton corps venait de se plonger,
Et, faisant de ce tertre un chevet pour ma tête,
J'y voulus reposer mon front plein de tempête.
Déjà mon œil fiévreux se fermait à demi,
Quand tout à coup... Phinès, où donc as-tu dormi ?

PHINÈS, effrayé, regardant à terre.

Un tombeau !

OPHNI.

J'ai senti sous ma joue embrasée
Sortir du sol humide une moite rosée...
Horreur ! C'était du sang. Phinès, tu sais lequel.
C'est là qu'ils l'ont couché.

PHINÈS, à part.

Ce présage est mortel !

OPHNI.

J'ai bondi de ma couche!... Alors dans ma pensée
J'ai vu mon Samuel, la tête renversée,
L'œil mourant... J'ai couru... Qu'importe! C'est fini.
Pourquoi te raconter la faiblesse d'Ophni?
Ce matin, accroupi sous des roches profondes,
Un torrent m'entendait rugir avec ses ondes.

PHINÈS.

Qui nous rassurera, si mon frère est troublé?
Qui nous raffermira, si mon frère a tremblé?
Poursuis.

OPHNI.

Au premier cri que l'aigle, avant l'aurore,
Du sommet du rocher jette à l'écho sonore,
Je quittai le torrent où j'étais descendu,
Et je revins ici... Soudain, qu'ai-je entendu?
Une voix argentine, et qui semblait ailée,
Du vallon jusqu'à moi montait douce et voilée.
Je crus la reconnaître, et mon corps frissonna...
C'était sa voix, Phinès, celle du fils d'Anna.

D'une voix déchirante.

Son spectre me poursuit.

PHINÈS.

Dieu! quel transport t'agite?
Tes cris vont effrayer le camp israélite :
Il dort!

OPHNI.

Tu dors aussi, Samuel! Le sommeil
Où je t'ai fait plonger n'aura pas de réveil.

Je te vois : tes deux bras, tendus dans l'agonie,
Implorent vainement le secours d'un génie;
Et tes longs cheveux blonds, sur la terre égarés,
Comme une gerbe éparse, ont jonché les degrés.
Ta lèvre sans couleur, d'où ton âme s'envole,
Peut-être adresse à moi sa dernière parole;
Car tu ne savais pas par quel poignard... Pourquoi
Fallait-il que ton sang tachât mon front de roi?
A ta seule pensée, enfant, de grosses larmes,
Des larmes de guerrier, ont roulé sur mes armes...
Ah! le tigre aussi pleure, en entendant crier
Le daim mis en lambeaux par ses ongles d'acier.
Mes larmes sont d'un tigre... Oh! dans quelle tanière,
De quel monstre jadis m'a donc conçu ma mère?

PHINÈS.

Hélas! tu n'es qu'un homme issu d'un être humain!
Je le sens aux remords qui déchirent ton sein.

Un bruit d'armes au dehors.

Mais voici le matin... Tout ton camp se réveille,
Chacun court à la hâte aux faisceaux de la veille;
Vois-tu sur le coteau ces casques et ces dards
Briller aux feux du jour sous ces légers brouillards?
L'un dépend son carquois tout baigné de rosée;
L'autre, sur le rocher, polit sa lame usée.

OPHNI.

Armons-nous! armons-nous! Le bruit et le soleil
Retremperont ma vie à défaut du sommeil.

SCÈNE II.

OPHNI, PHINÉS, LES GUERRIERS arrivent.

OPHNI.

[armes!
Aux armes, compagnons! Rassemblez-vous! Aux
Baissez la tente, amis! Poussez le cri d'alarmes!
Votre chef vous appelle! Elmor, Ammon, Somer!

TOUS LES TROIS.

Seigneur, nous sommes prêts.

OPHNI.

Nabal, Oreb, Abder!

TOUS LES TROIS.

Nous sommes prêts, Seigneur.

Le clairon sonne. Les soldats se rassemblent autour d'Ophni et de sa troupe.

OPHNI.

« Pour sauver votre empire,
« Il faut, disait le ciel, qu'une victime expire. »
Tel était le destin. Quelle victime, ô dieux!
Votre chef autrefois l'aimait plus que ses yeux;
Et pourtant, cette nuit, au bord d'un précipice,
Ma main, quand vous dormiez, a fait son sacrifice.
J'en frémis... Abraham était moins indécis,
Quand son bras balançait le couteau sur son fils.
A nous donc désormais le règne et la victoire!
Encore un jour de sang pour des âges de gloire.

Hier, notre adversaire a cru tenir enfin
Sa proie emprisonnée entre sa lourde main.
Mais sa proie est un aigle; elle échappe, et ses ailes
Couvrent leurs mains de sang et leurs yeux d'étincelles.
Ils s'écriaient : « Triomphe ! » O démence, je crois
Qu'ils vont sonner l'alarme une seconde fois,
L'alarme ce matin, à midi la retraite;
Ce soir, ils sonneront leur fuite et leur défaite,
S'il reste toutefois dans leur camp dispersé
Un clairon que la mort n'ait pas encor glacé;
Et nos mains, de carnage encor tout échauffées,
Avec leurs chars brisés bâtiront des trophées.
Ce soir seront vaincus, ou ce soir seront morts
Nos tyrans du dedans, nos tyrans du dehors;
Un jour de liberté, d'audace et de courage,
Portera plus de fruit qu'un siècle d'esclavage.

Seule, la troupe d'Ophni applaudit, en frappant ses boucliers.

PHINÈS, bas à Ophni.

Ta troupe encor t'acclame, Ophni; mais les Hébreux,
Murmurants ou distraits, regardent derrière eux.

OPHNI, bas à Phinès.

Puisqu'on n'admire plus, il faut qu'on s'attendrisse :
Ma langue heureusement sait plus d'un artifice.

S'adressant aux soldats.

Vous reviendrez vainqueurs; mais avec vous, guerriers,
Puissiez-vous rapporter sur vos grands boucliers,
Comme un poids glorieux, la dépouille meurtrie
De ce vaillant proscrit tué pour sa patrie !

UN BRIGAND.

Pourquoi nous attrister de ce présage, Ophni?

OPHNI.

Quand vous voudrez creuser une tombe au banni,
Portez-moi, portez-moi dans cet antre sauvage,
Où vous m'avez trouvé, seul et nu, sous l'orage,
Lorsqu'à travers les vents vous m'avez entendu,
Et, du fond du vallon, vous m'avez répondu.
Dans son armure, auprès de notre premier maître,
Son épée à la main, couchez le fils du prêtre;
Avant de recouvrir son corps défiguré,
Pleurez-le comme alors votre chef fut pleuré.

SCÈNE III.

Les mêmes, RHEMNON.

RHEMNON, accourant épouvanté.

Cachez-moi!

LES HÉBREUX.

D'où vient-il?

RHEMNON.

Les dieux des Juifs arrivent.
J'ai tué leur lévite. Écoute... ils me poursuivent.
Protége-moi contre eux, toi qui ne les crains pas.

OPHNI, bas à Rhemnon.

De grâce, calme-toi, Rhemnon; parle plus bas.

RHEMNON.

Non, je veux qu'on m'entende. Ophni, qu'avait pu faire
Cet enfant que devait abattre ton sicaire?
En m'armant du poignard, où donc m'envoyais-tu?
C'était contre tes dieux.

OPHNI, à part.

Tais-toi, je suis perdu.

RHEMNON.

Apprenez cette histoire, ô peuple israélite!
Notre chef m'avait dit : « Va tuer un lévite... »
Moi, je cours à Silo, j'entre dans vos lieux saints...
Amis, un tel séjour fait peur aux assassins.

TOUS, à Ophni.

O monstre!

RHEMNON.

Au fond caché de ce séjour terrible,
Gémissait tristement un cantique invisible.
L'encens fumait encore, et voilait à demi
D'une lampe d'airain le feu presque endormi;
Et, seule sous la lampe, au fond de l'ombre obscure,
S'inclinait sur sa harpe une blanche figure.

LES JUIFS.

Son nom?

RHEMNON.

C'est Samuel qu'il me l'avait nommé.

LES JUIFS.

Horreur! un fratricide!

EHEMNON.

Et moi, j'approche armé;
Déjà...

On entend le son des instruments derrière la scène.

Voici vos dieux! J'entends dans la vallée
Leur voix majestueuse aux trompettes mêlée.
Ils viennent... Les voici. Montagnes, couvrez-moi.

Aux Juifs. A Ophni.

Laissez, laissez-moi fuir! Ophni, malheur à toi!

Il s'enfuit. L'arche entre, précédée de Samuel, entourée de lévites jouant du cistre, de la harpe, de la trompette, sur un ton lugubre et menaçant. Les Juifs s'écartent devant elle, avec un effroi religieux.

SCÈNE IV.

Les mêmes, SAMUEL ET LES LÉVITES.

OPHNI, voyant Samuel, d'un air épouvanté.

Toi!

AZER, tendant une torche à Ophni.

Viens brûler ton arche, Ophni, la torche est prête,
Ne l'as-tu pas juré? Que crains-tu? Qui t'arrête?

LES JUIFS, le voyant pâlir.

Il tremble!

AZER, tendant la torche aux Juifs.

Et vous!

LES JUIFS, reculant.

Jamais!

AZER.

Alors qu'attendez-vous?
Qu'attendez-vous, ingrats, pour tomber à genoux?

QUELQUES JUIFS, mettant un genou en terre.

C'est le Dieu des aïeux!

D'AUTRES JUIFS, les imitant.

Le Dieu de la patrie!

A Ophni, qui se tient debout d'un air sombre.

Et toi, tout comme nous, baisse la tête et prie.

OPHNI.

Lâches, que faites-vous? N'êtes-vous pas honteux,
Vous qui bravez le fer, de plier devant eux?

LES JUIFS.

A genoux, meurtrier! Demande pour ton crime
Grâce au Dieu de ton père, et grâce à ta victime.

Ophni reste debout; alors ils lui appuient leurs lances sur la nuque, et le forcent à se prosterner jusqu'à terre.

UN JUIF.

Amis, prenons notre arc.

UN AUTRE.

Non, ce sol vénéré,
En buvant son sang vil, serait déshonoré.

OPHNI, se redressant furieux.

O rage, ils m'ont trahi! Dérision amère!
Le sourcil du superbe a touché la poussière.

Appelant sa troupe, en frappant son bouclier.

Hors d'ici, compagnons!

LA TROUPE D'OPHNI.

Fuirais-tu le danger?

OPHNI.

Ophni ne veut pas fuir, Ophni veut se venger.

Aux Juifs.

Battez des mains, vieillards, et toi, vil peuple, aboie
Sur les pas du lion qui semble fuir sa proie.
Il te semble faiblir quand il retient ses cris :
Crains plutôt son silence, ô peuple, et son mépris.
Je vous quitte, marchez, l'ennemi vous appelle ;
La palme à remporter est encore assez belle.
D'ailleurs, que perdez-vous qui doive être pleuré?
Un soldat, non, que dis-je? un lévite égaré ;
Mais, voyez, sa tribu, saintement alarmée,
Pour un que vous perdez, vous en donne une armée.
Que l'un d'entre eux s'avance, et, l'encensoir en main,
A la place d'Ophni vous ouvre le chemin.
Qu'il vous mène au combat ; j'y mènerai mes braves,
Esclaves trop heureux de servir des esclaves ;
Vous m'y verrez aussi.

UN JEUNE HÉBREU.

Seras-tu contre nous?

OPHNI.

Non, mais tremblez plutôt de me voir avec vous.

Il sort avec les siens, et entre dans la forêt.

SCENE V.

SAMUEL, CHOEUR DES LÉVITES, LES JUIFS.

LES GUERRIERS, se tournant vers Samuel.

Ah! pour purifier nos armes criminelles,
Doux fils d'Anna, de grâce, étends les mains sur elles.

Hier tes chastes mains, Nazaréen béni,
N'ont pas prêté serment entre les mains d'Ophni.

SAMUEL

O Dieu, fais retomber, sur la terre brisée,
Des vapeurs du carnage, une fraîche rosée !
Pardonne aux assassins, Seigneur, afin qu'un jour
Les fils des assassins, accourant tour à tour,
Couvrent pieusement d'encens et de prières
La tombe du martyr qu'ont égorgé leurs pères.
Sauve Jacob des traits dont il s'est transpercé,
Sauve-le, Dieu de paix, du sang qu'il a versé.

UN LÉVITE.

Levez-vous, levez-vous, guerriers, assez de larmes!
Allons faire là-bas la prière des armes.
Restez, adolescents, restez aussi, vieillards : [dards.
Nous, dont les bras sont forts, marchons parmi les
Lévites, plaçons-nous, comme d'autres archanges,
De distance en distance, au front de nos phalanges.
Pour un lévite, hier, Jacob fut réprouvé :
Par les fils de Lévi que Jacob soit sauvé.
O guerriers, les malheurs de nos tribus chéries
Ont aussi résonné dans nos âmes meurtries.

UN GUERRIER.

Combattre corps à corps, porter coups contre coups,
Croiser fer contre fer, ce n'est qu'un jeu pour nous;
Mais je crains...

SAMUEL.

Que crains-tu?

LE GUERRIER.

La vengeance du traître.

UN LÉVITE.

Dans la forêt voisine il vient de disparaître;
Nous ne le voyons plus.

LES GUERRIERS.

Les plus vaillants soldats
Craignent leurs ennemis quand ils ne les voient pas.

L'armée sort avec une partie des lévites.

SCÈNE VI.

SAMUEL, CHOEUR DES LÉVITES.

AZER.

Tenons entre nos rangs notre arche renfermée;
Peut-être elle n'aura bientôt plus d'autre armée.
Avancez-vous, enfants, et regardez là-bas :
Vos yeux, perçants encor, ne vous tromperont pas.

Deux jeunes lévites vont se placer au bord de la scène, et regardent le combat.

PREMIER LÉVITE.

J'aperçois, à travers nos lignes héroïques,
Flotter de blancs manteaux semés parmi les piques.

LES VIEILLARDS.

Ce sont nos frères... Ciel! Éclatez, mes sanglots :
J'entends, j'entends siffler les premiers javelots.

DEUXIÈME LÉVITE.

Combien de Philistins, roulant sous leurs blessures,
Se cramponnent en vain au crin de leurs montures!

PREMIER LÉVITE.

Combien aussi d'Hébreux, sur la terre étendus,
Penchent un front sanglant qu'ils ne relèvent plus !

DEUXIÈME LÉVITE.

L'ennemi se resserre, et sa troupe pressée
Contre nos escadrons marche tête baissée !

PREMIER LÉVITE.

Nos lévites contre eux se sont portés soudain,
Le manteau sur l'épaule, et l'épée à la main.

DEUXIÈME LÉVITE.

Dieu ! je revois Ophni.

TOUS.

Tremblons !

LE LÉVITE.

Baissant sa lance,
De nos rangs par derrière il approche en silence.
Sa troupe est avec lui. L'étranger fuit; nos fils,
Saisis du même effroi, s'arrêtent indécis.
Il lève enfin son fer...

LES VIEILLARDS.

Sur qui, je t'en conjure ?

PREMIER LÉVITE.

Grâce au ciel ! du sang juif sa lame est encor pure.
Ce sont les Philistins qui tombent sous ses coups.
Il vient pour nous défendre.

LES VIEILLARDS.

Enfants, qu'en savez-vous ?

DEUXIÈME LÉVITE.

L'apostat est au centre, et nos troupes fidèles
S'ouvrent à ses côtés comme deux larges ailes.
Voilà que l'étranger, honteux de s'être enfui,
Forme en coin son armée et vient fondre sur lui.
S'il résiste, il nous sauve.

LES VIEILLARDS.

Il nous perd. Et s'il plie?
C'en est fait de notre arche, et fait de notre vie.

Tous se regardent avec effroi.

Comprenez maintenant ses ténébreux desseins :
Enfants, il nous faut vaincre ou périr par ses mains.
Lequel craindre le plus? Des deux côtés la tombe.
Deux fois malheur à nous, s'il recule ou s'il tombe;
Mais quatre fois malheur, s'il revient triomphant;
Notre race devra périr par son enfant.

PREMIER LÉVITE.

Le Philistin s'approche, et le Juif qui s'indigne
Brandit ses javelots, crie : « Allons », et trépigne;
Mais comme s'il rêvait, ou ne les voyait pas,
Ophni tourne la tête, et recule d'un pas.

DEUXIÈME LÉVITE.

Il plie, et l'ennemi, qui sur ses pas s'élance,
Pénètre dans nos rangs, ainsi qu'un fer de lance.
Notre armée est rompue, et ce mont assiégé.

UN VIEILLARD.

Le brigand a trahi.

UN AUTRE VIEILLARD.

Le prêtre s'est vengé.

PREMIER LÉVITE.

Il revient... Phinès tombe.

LES VIEILLARDS.

Et son frère?

PREMIER LÉVITE.

Son frère,
En jetant vers notre arche un regard de colère,
Le relève, et, penché sur ce sanglant fardeau,
L'emporte entre ses bras, roulé dans son manteau.

DEUXIÈME LÉVITE.

Vois : des lignes d'Hébreux, tout entières fauchées,
Sur nos lévites morts dans l'herbe sont couchées.
Tout se disperse et fuit : seuls quelques vétérans
Au pied de ces rochers joignent leurs derniers rangs.
En vain leurs fronts blanchis saignent sous leurs vi-
Tous leurs rangs débordés s'ouvrent..... [sières;

Ophni rentre, portant Phinès dans ses bras, et suivi d'une partie des siens.

SCÈNE VII.

Les mêmes, OPHNI ET SA TROUPE.

OPHNI.

Eh bien, mes pères,
Ai-je menti? La trame où je vous ai pris tous
N'est-elle pas tissée à vous rendre jaloux?

Vous aviez dit : « Allons, brisons sa renommée,
« Achevons sa victoire et prenons son armée. »
Mon armée, en effet, s'est mise à vos genoux ;
Sauvez-la maintenant, vieillards, et sauvez-vous.
Vous aviez oublié, vil fardeau de la terre,
Que c'était à moi seul qu'obéissait la guerre,
Et que la mer qui gronde à quelques pas d'ici
Au seul son de ma voix répondrait : « Me voici. »
Le géant est tombé ; mais, d'un coup de sa lance,
Il a crevé la digue, et la vague s'élance.
Déchirez-vous la joue, et de vos fronts meurtris
Arrachez à pleins poings vos derniers cheveux gris :
Cachez-vous sous votre arche, ou fuyez avec elle :
Vous n'échapperez pas : ma vengeance est mortelle.
Ta haine avec la mienne a pu rivaliser ;
Mais ton génie au mien, prêtre, vient se briser.

Se penchant sur Phinès mort.

Te voilà mort ! J'attends en vain que tu tressailles.
Mort ! Ah ! j'ai préparé du moins tes funérailles,
Pauvre Phinès ! Depuis qu'Aaron est expiré,
Notre race n'aura jamais autant pleuré.

Il veut l'emporter plus loin, mais

RHEMNON, l'arrêtant.

A notre tour, Ophni.

La troupe d'Ophni, menaçante, fait cercle autour de lui.

Quand je t'ai pris pour maître,
Mon nom était brigand ; maintenant il est traître !
J'ai cru suivre un héros : tu n'es qu'un imposteur.

OPHNI.

Rebelle, qui t'a fait juge de ton seigneur?

RHEMNON.

Écoute encor trois mots; puis ton fer que je brave
Essaiera, s'il le peut, de punir ton esclave.
Cette nuit, quand ton dieu, se dévoilant soudain,
Parjure, a fait tomber le poignard de ma main,
Éperdu, j'ai crié : « Dieu puissant que j'irrite,
« Pardonne, et cette main vengera ton lévite ! »
Je tiendrai mon serment : je t'immole à ton dieu.

Il lui décoche une flèche.

OPHNI, tombant avec Phinès sur la tombe du prophète.

Encore une, Rhemnon !

RHEMNON.

C'est assez d'une. Adieu.

La troupe d'Ophni sort.

SCÈNE VIII.

SAMUEL, CHOEUR DES LÉVITES, OPHNI.

AZER.

Te voilà donc tombé, trop superbe génie !
Laisse nos bras du moins bercer ton agonie;
Ils berçaient ton enfance, Ophni, t'en souviens-tu ?

OPHNI, se soulevant.

Corbeaux, retirez-vous du lion abattu.

AZER.

Que ton dernier soupir, rebelle, s'évapore,
Sous ce manteau sacré que Lévi t'ouvre encore !

OPHNI.

Hâtez-vous, Philistins ; ne chasserez-vous pas
Ces spectres dont les cris assiègent mon trépas ?
Sol maudit, ouvre-toi !

AZER.

Qu'il s'ouvre : sous ta tête
Tu trouveras le sang tiède encor du prophète.
C'est sous nos pieds qu'il dort.

OPHNI.

O ciel que j'ai bravé,
Un coup de ton tonnerre, et je me crois sauvé !

AZER.

Quand un ver révolté s'agite dans sa vase,
C'est avec le talon que le Seigneur l'écrase.

OPHNI.

Craignez, craignez encor la morsure du ver !

AZER.

Va, tu mordras bientôt le pavé de l'enfer.

OPHNI.

Heureux mes soldats morts qui croyaient pouvoir dire :
« Je meurs, mais avec moi la servitude expire ! »

AZER.

Sur le seuil de Satan que ton pied va toucher,
Les corps de tes soldats te feront trébucher.

SAMUEL, courant vers Ophni.

Ophni !

OPHNI.

Nazaréen, touche mes mains livides ;
Ne tremble pas : ces mains ne sont plus homicides.

SAMUEL.

Dans les bras du Seigneur tu ne veux pas mourir?

OPHNI.

Dans les tiens, Samuel; daigne me les ouvrir.

Il meurt; Samuel lui couvre le visage de son manteau.

SCÈNE IX.

SAMUEL, CHOEUR DES LÉVITES, LES PHILISTINS, LE MAGE.

UN SOLDAT, traversant la scène dans sa fuite.

Les Philistins!

AZER.

Venez, venez ici, lévites.
Formez vos rangs, vieillards, impuissants satellites;
Passez derrière nous, rejetons de l'autel.

LES JEUNES LÉVITES.

Seigneur, où fuirons-nous, si ce n'est dans ton ciel?

AZER.

Prends la loi dans tes mains, fils d'Anna la stérile :
Que le sein d'un enfant soit son dernier asile.
Les traits qu'on nous destine, enfants, ont déjà lui :
Mourez dans le Seigneur, vous qui mourez pour lui.

SAMUEL, prenant les tables de la loi.

Sur nous et sur ta loi, Seigneur, jette la vue.
Sur le Sina jadis Lévi l'avait reçue;
Et Lévi maintenant, dans ses bras effrayés,
Sur ce nouveau Sina la rapporte à tes pieds.
Sur ce nouveau Sina ta tribu refoulée
Remonte avec ta loi, sanglante et mutilée :
Retire-la, Seigneur; les hommes à grands cris
Viennent exterminer ceux qu'ils n'ont pas compris.

LES PHILISTINS.

Mort aux fils d'Israël!

UN PHILISTIN, découvrant de sa lance le visage d'Ophni.

Amis, que vois-je à terre?
Quoi! c'est Ophni lui-même, Ophni leur chef de guerre!
Venez, il est tombé.

UN AUTRE.

Ne le harcelez pas,
C'est peut-être un sommeil.

LE PREMIER.

Oui, celui du trépas.

LE SECOND.

Qu'il était grand!

LE PREMIER.

Qu'importe! A présent sa stature
A peine d'un enfant atteindrait la ceinture.
Le reste désormais va fondre devant nous.
Marchons! Plus d'Israël! Prêtres, éloignez-vous!

LES LÉVITES.

Voilà l'heure; chantons dans un dernier cantique,
Chantons l'hymne de mort du sacerdoce antique.

Les Philistins s'avancent, piques baissées.

LE CHOEUR, chantant tout d'une voix.

Arrière, armée impie! Arrière, ils sont mes fils!
Ne touchez pas mes saints, ne touchez pas mes christs!

Les Philistins s'arrêtent.

UN PHILISTIN.

Le Dieu des Juifs est là.

UN AUTRE PHILISTIN.

L'arche les accompagne.

LE PREMIER.

L'ombre de Jéhovah couvre cette montagne.

LE DEUXIÈME.

Jéhovah nous attend : pourquoi le provoquer?
Je suis homme, il est Dieu : je n'ose l'attaquer.

LE PREMIER.

Ces fronts chauves feraient peur au plus indomptable ;
Ophni sous son armure était moins redoutable.

Ils reculent.

LE MAGE, paraissant.

Ainsi vous reculez?... tout comme les Hébreux.
Sans doute vous avez été vaincus par eux.
Retournez...

LES PHILISTINS.

Retournons.

Ils reviennent vers l'arche : s'adressant aux prêtres.

Otez-vous de ma route.

AZER.

Dis à mon Dieu de fuir, je fuirai s'il t'écoute.

UN PHILISTIN.

O sépulcres vivants, passage et taisez-vous.
Ou ce fer que voici va bientôt, malgré nous,
Arrêter au milieu de vos gorges sanglantes
Ces noirs croassements de vos bandes tremblantes.

Ils foulent sur l'arche.

LE CHOEUR, tout d'une voix.

Seigneur, nous périssons, Seigneur, entends nos cris;
Ils vont tuer tes saints, ils vont tuer tes christs.

Ils s'arrêtent encore et reculent d'un pas.

LE MAGE.

Vous reculez encor? Ce ne sont que des hommes,
Lâches, et vous tremblez!

UN PHILISTIN.

Oui, lâches que nous sommes!
S'il était vraiment Dieu, son tonnerre aurait lui.
Emportons Jéhovah! Prenons son arche et lui.

LE MAGE, les ramenant.

Approchez!

LES PHILISTINS.

Approchons! Laisse-nous passer, prêtre!

AZER, montrant sa poitrine.

Passe ici!

UN PHILISTIN.

Te tuer! Non, ton ombre peut-être
Chez les morts serait-elle orgueilleuse demain

D'avoir, comme un soldat, succombé sous ma main;
Au seul vent de ce fer, ô fantômes étiques,
Vos squelettes croulants rouleront sous nos piques.

Ils s'avancent, renversent les premiers lévites du revers de leurs piques, prennent l'arche, et s'enfuient avec elle.

LE CHOEUR, chantant.

Ils ont brisé tes lois entre nos bras meurtris :
Retire à toi tes saints, retire à toi tes christs.

UN VIEILLARD.

O cimes désormais tristement immortelles,
Versez sur nos malheurs des larmes éternelles!
Que les cèdres naissants meurent sur vos sommets,
Et que les cieux pour vous soient fermés à jamais!

UN AUTRE.

A quoi bon épargner ta tribu confondue?
Nous vivions pour ta loi, Seigneur, elle est perdue.

Samuel se présente, les tables de la loi sur la poitrine.

SAMUEL.

Elle est sauvée! Amis, voyez entre mes bras,
Voyez briller encor la loi qui ne meurt pas.
Regardez, la voici, plus sublime et plus belle
Que quand deux Chérubins la couvraient de leur aile.
Qu'avez-vous donc perdu? Que vous a dérobé
Cet ennemi qui fuit, sous son fardeau courbé?
Un peu de cèdre et d'or. Si l'arche d'elle-même
Ne revient pas bientôt au seul temple qu'elle aime;
Si l'ennemi, voyant Dagon précipité,
Ne la ramène pas au sol qu'elle a quitté,
Nous pourrons en construire une plus riche encore;

L'or arrive toujours des îles de l'aurore ;
Et les monts dont ce bois fut autrefois tiré
D'arbres toujours nouveaux couvrent leur front sacré.
La Vérité demeure, éternelle, immobile :
Qu'importe sous quel temple elle trouve un asile?
Dussent ces tables même en éclats s'envoler,
Regardez-les périr, lévites, sans trembler.
Quand vous ne lirez plus notre loi sur la pierre,
Cherchez dans votre cœur, elle y vit tout entière.
Amis, c'est dans son cœur qu'Abraham autrefois
Ecoutait du Très-Haut parler la grande voix ;
C'est dans son cœur qu'un jour la race qui doit naître,
Pour la trouver encor, redescendra peut-être.
La Vérité périr? Où donc est votre foi?
Pourquoi, quand vous mourez, dire au Seigneur : « C'est [toi » ?
Bénissez-le plutôt, ce Dieu qui vous dépouille
De ce que l'homme donne, et que la terre souille,
Et ne vous laisse plus que votre majesté,
Et votre sacerdoce, et votre vérité ;
Ce Dieu pour qui soudain votre cause outragée
Reste seule debout, et seule aussi vengée.
Adorez, puis allez à travers nos tribus
Annoncer un pardon qu'elles n'espèrent plus,
Dire à Juda, courbé sous les saintes colères : [pères.
« Ton Dieu règne aujourd'hui comme au jour de tes
« Tu t'es blessé toi-même, et quand tu vas mourir,
« Il veut toucher ta plaie afin de la guérir. »

Tous se groupent autour de Samuel. Arrive Héli, en lambeaux, d'un pas chancelant, jusqu'auprès de ses fils, qu'il n'aperçoit pas.

SCÈNE X.

Les mêmes, HÉLI.

TOUS, à Héli.

D'où sortez-vous?

HÉLI.

J'errais dans les forêts voisines.
Tout à coup j'entendis vos chants sur ces collines;
Et, quoique chancelant sur mes pieds déchirés,
J'accourus... Mais pourquoi ces cris désespérés?

AZER.

Puissiez-vous à jamais, tête auguste et chérie,
Ignorer vos malheurs et ceux de la patrie!

HÉLI.

Quoi! notre arche n'a pu défendre nos Hébreux?

AZER.

Voyez fuir ces soldats, notre arche est avec eux.

HÉLI.

Et mes fils, où sont-ils? Au sein de vos phalanges
Ils s'avançaient jadis comme deux beaux archanges.

AZER.

Regardez à vos pieds, vieillard infortuné!

Héli regarde, et reconnaît ses fils : il tombe sur eux.

HÉLI.

Ophni, je t'accompagne, Ophni, mon premier-né!

SAMUEL.

Relevez-vous, mon père... Ah! ses larmes taries
Ont cessé de mouiller ses paupières flétries.
Mon père!

AZER.

Pauvre enfant, tes soins sont superflus :
Héli sans doute est mort, puisqu'il ne pleure plus.

UN VIEILLARD.

Quand les enfants sont morts, pourquoi vivraient les [pères?

Un moment de silence, puis

AZER.

Qui de nous maintenant regnera sur ses frères?

UNE VOIX.

Samuel!

PLUSIEURS VOIX.

Samuel!

TOUS.

Samuel!

AZER.

Venez tous!
Elu de Jéhovah, règne en son nom sur nous.

Ils jettent leurs manteaux sur le rocher, et y font monter Samuel; puis ils courbent le genou devant lui. En se relevant ils chantent.

CHOEUR.

TOUS.

Oui, tout rebelle enfin succombe;
Oui, tout rival du Dieu jaloux

Viendra mordre en mourant la tombe
Où le juste immolé goûte un sommeil si doux.

LES VIEUX LÉVITES.

Les forts ont attaqué ta parole éternelle,
Ta parole les a vaincus :
Ceux qui s'arment contre elle ou qui s'arment sans elle,
Bientôt seront brisés, ou bien ne seront plus.

UNE VOIX.

Plus haut que l'aquilon, plus haut que le tonnerre,
L'homme veut se bâtir un édifice un jour;
Mais dans les fondements Dieu n'a pas mis sa pierre,
Et tout à coup la terre
Sent s'ébranler la tour.

UNE AUTRE VOIX.

Les rois des nations, pour défendre leurs villes,
D'un triple rang de tours ceignent leurs murs fragiles,
Et d'une triple garde entourent leurs palais;
Mais Dieu ne veille point avec les sentinelles,
Et l'ennemi sur elles
Jette un soir ses filets.

TOUS.

Sagesse du Très-Haut, quel homme t'a connue?
L'un pour te découvrir est monté dans la nue,
Un autre sur l'abîme en rêvant s'est penché :
« Nulle part, ont-ils dit, son trésor n'est caché. »

LES JEUNES LÉVITES.

Les nautoniers d'Hiram ne t'ont point ramenée
Des rives de Tharsis ni des mines d'Ophir,
Ni des bords inconnus où cinglent chaque année
Les trirèmes de Tyr.

UN VIEILLARD.

Où donc es-tu, Sagesse? Entre ses mains fidèles
Lévi recut tes lois, au pied du Sinaï.
Ces lois sont son trésor : n'y touchez pas, rebelles;
Elle veille sur elles,
La garde de Lévi.

LES VIEUX LÉVITES.

Dans les flancs vénérés du cèdre incorruptible,
Lévi garde ce code éternel et terrible.
Les rois, lui prodiguant leur haine ou leur amour,
De sang, de boue et d'or le couvrent tour à tour;
Mais tôt ou tard, Seigneur, la vérité secoue
Le sang, l'or et la boue,
Et, plus pure et plus belle, elle éclate au grand jour.

TOUS, se tournant vers Samuel.

Tel est ton sacerdoce, enfant du tabernacle,
Annonce l'Éternel à ceux qui l'ont proscrit,
Et porte aux nations, porte aux rois cet oracle :
L'empire est au Seigneur, l'empire est à son Christ!...

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

TABLE

—

Acte premier 1
Acte deuxième 29
Acte troisième 52
Acte quatrième. 80
Acte cinquième. 100

FIN.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE.

ERRATA

Page 47, ligne 17, *lisez* : Seigneur, Salgueur

Page 47, ligne 25, *lisez* : cherche des yeux.

Page 49, ligne 6, *au lieu de* : porté, *lisez* : porter.

1
9491-46

Bonneau

Samuel

PQ
2198
.B32
S3